This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

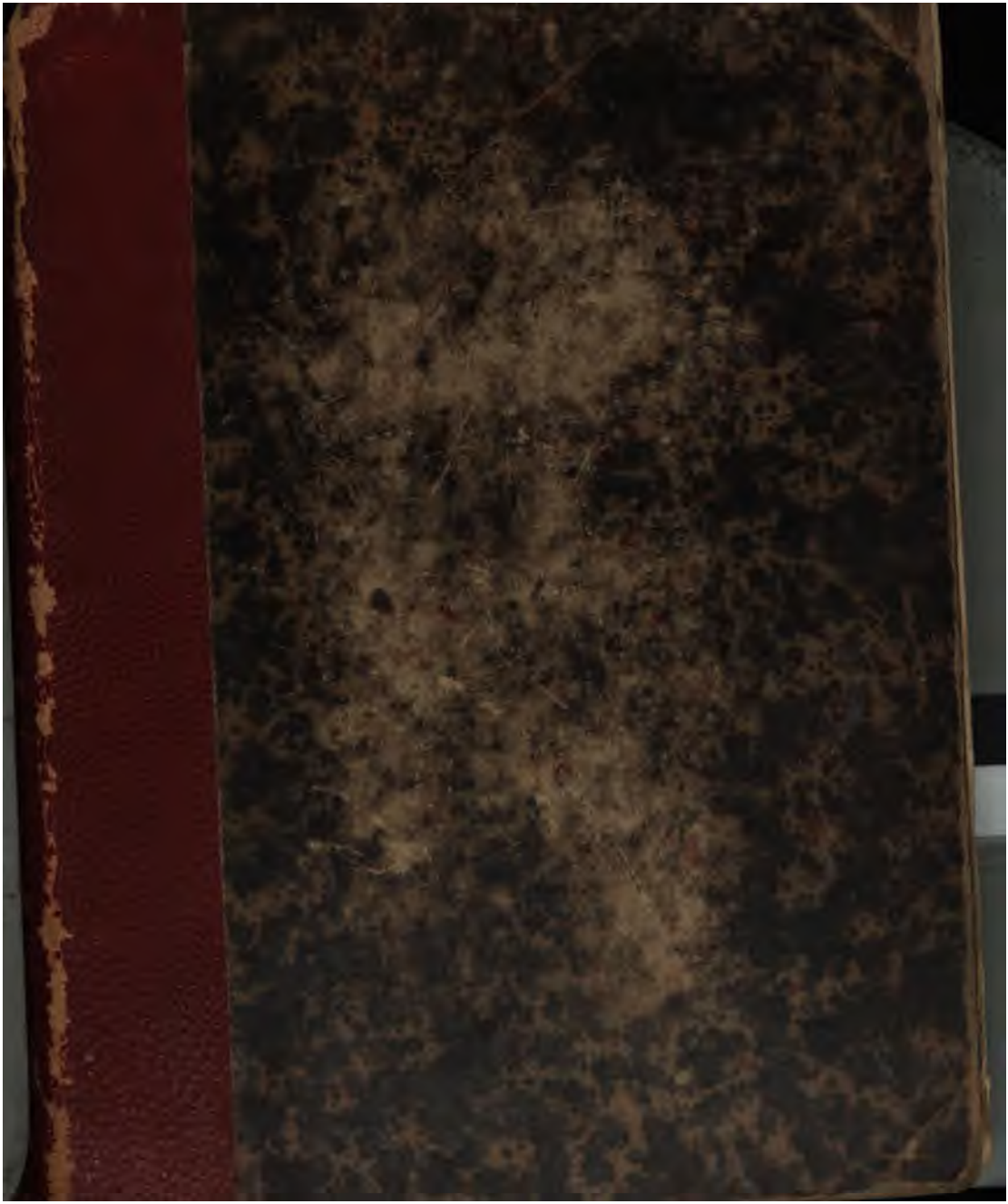
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



AUSONE

Poèmes Divers

TRADUITS PAR

ÉDOUARD DUCOTÉ

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11 — RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN — 11

1897

Tous droits réservés

DU TRADUCTEUR

—

ONT PARU :

La Première Étape (*épuisé*).

Le Septenaire de notre Amour.

Aux Écoutes, vers.

Circé, poème.

PARAITRONT :

Fables.

Aventures (*contes*).

AUSONE

Poèmes Divers

TRADUITS PAR

ÉDOUARD DUCOTÉ

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11 — RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN — 11

1897

Tous droits réservés

La76.57

HARVARD COLLEGE
APR 10 1899
LIBRARY.

Constantius fund

Il a été tiré :

8 exemplaires sur Japon numérotés de 1 à 8 . . . 15 fr.
12 exemplaires sur Hollande numérotés de 9 à 20 . . 6 fr.

N° [redacted]

NOTICE SUR AUSONE

Ausone fut un professeur disert et le plus aimable des vieillards. Sa longue vie fut heureuse : il la partagea entre les soins d'un enseignement paternel, les plaisirs de l'amitié et le culte des lettres ; les honneurs, la richesse et la gloire la couronnèrent. Il fut poète à l'âge où d'autres cessent de l'être et fit de son art le passe-temps de ses dernières années ; mais l'accomplissement des souhaits de toute son existence lui avait donné sur le tard la joyeuse vigueur que n'avait guère connue sa jeunesse courbée sur les livres. Cependant il demeura rhéteur avant tout ; c'était le meilleur des ouvriers et un ouvrier savant ; cela ne suffit point à faire un grand poète ; aussi son génie est-il incomplet.

Comme ses contemporains, il avait peu d'imagination. Les écrivains se contentaient d'imiter les classiques et leur science étouffait en eux l'originalité ; peu leur importait l'inspiration : bien faire les vers et dominer les difficultés qu'ils provoquaient leur semblait la perfection. Ausone, à court de sujets, a beaucoup parlé de lui et des siens ; s'il n'avait écrit nous n'aurions de lui qu'un nom :

mais son œuvre nous renseigne par le menu sur sa vie.

Il naquit à Bordeaux sous Constantin (379). Son père était le meilleur médecin du temps : sa mère était fille d'un Eduen proscrit, réfugié à Toulouse où il avait vécu de la pratique secrète de l'astrologie. C'était une famille de travailleurs et de braves gens.

Ausone fit ses premières études à Bordeaux ; il les compléta à Toulouse sous la direction d'un frère de sa mère, le célèbre Arborius. Puis, devenu professeur, il s'illustra dans sa ville natale. L'université de Bordeaux l'emportait en renommée sur toutes ces écoles rivales de l'Aquitaine qui venaient de se fonder en des jours pacifiques et où se pressait la jeunesse gauloise ; l'intelligence jeune et souple des vaincus s'y assimilait des connaissances dont elle était curieuse et qui étaient indispensables pour parvenir.

Il avait soixante ans quand l'empereur Valentinien, en quête d'un précepteur pour son fils Gratien, le fit venir à la cour de Trèves. Valentinien fut généreux ; Gratien lui succéda et le fut davantage : il éleva son maître aux plus hautes fonctions. Ausone devint préfet du prétoire en Italie et en Afrique ; il eut ensuite le premier des gouvernements civils, la préfecture des Gaules. Après avoir été consul, il retourna dans son pays et écoula de longs jours encore, tantôt aux environs de Bordeaux, tantôt dans ses terres de Saintonge. Tout lui réussit ; il ne connut pas de disgrâce. Il mourut à plus de quatre-vingts ans.

Ausone avait une sensibilité moyenne, mais délicate. Il n'eût pas de passions, mais de constants et affectueux sentiments ; la franchise et le dévoûment lui étaient coutumiers. Il vénéra ses parents et ses maîtres, et ses élèves ont été ses amis. L'amour ne semble pas avoir tenu de place dans sa vie ; il cultiva la mémoire de sa femme, morte jeune. Ses enfants et ses petits-enfants furent entourés de sa sollicitude.

Ses goûts étaient simples, et peut-être y mettait-il quelque affectation. Mais il aima sincèrement la nature et la comprit ; aussi son âme et sa Muse en furent-elles embellies.

Il était spirituel et naturellement gascon ; il plaisantait volontiers et ne redoutait pas les propos salés. Il était plutôt vaniteux qu'orgueilleux. La fatuité fut certes son plus grand défaut. Il était fier de sa ville natale, de sa famille, de ses honneurs, de son savoir. De son savoir surtout : il n'eût pas perdu une occasion de l'étaler complaisamment ; il en a gâté le meilleur de son œuvre ; son pédantisme est toujours venu contrarier ses élans spontanés.

On lui a reproché son ambition. Il eût certes l'ambition propre aux rhéteurs du temps qui attendaient tout de leur titre. L'empire appartenait aux fonctionnaires et les places aux rhéteurs. Sa fortune, si surprenante qu'elle ait été, fut le prix de ses mérites ; il ne força pas la destinée ; c'était un honnête homme. Son grand-père avait prédit

qu'il serait consul ; il attendit soixante-dix ans avant de l'être et nous ne l'entendons pas se plaindre ; ce n'est point le fait d'une ambition démesurée. Il se montra courtisan : qui ne le devient à la cour ? c'était une habileté nécessaire. On aurait mauvaise grâce à lui reprocher certaines flagorneries envers ses bienfaiteurs ; sa reconnaissance fut sincère, mais débordante et un peu gasconne.

C'était, je pense, un sceptique, car il chanta tour à tour le Christ et les Dieux. Il devait préférer le paganisme par tradition de famille et par sympathie de poète ; mais, à Trêves, son devoir de courtisan lui commandait d'être chrétien. Il eût d'ailleurs à la fin de ses jours quelque rancune contre la religion nouvelle qui lui enlevait Paulin, le plus aimé de ses disciples. La conversion de Paulin, qui, jeune, riche, savant et illustre déjà, abandonnait le monde, l'affligea vivement. Des nuages traversèrent alors le ciel de cette existence fortunée : les vieillards craignent le changement, et Ausone voyait partout triompher le christianisme ; mille indices annonçaient l'approche de temps nouveaux et redoutables. Il pressentait la prochaine débâcle de l'empire tombé aux mains d'aventuriers. Voici que s'achevait ce siècle de renaissance classique dont il avait été le témoin et la parfaite personnification : les Barbares allaient bientôt piétiner le flambeau un instant rallumé.

La suprématie intellectuelle de Rome fut la plus efficace de ses armes. Ausone a pensé en Latin ; mais il était

Gaulois. Sa curiosité de la science, son vif amour pour sa patrie municipale, le caractère tout subjectif de son art répondent à l'origine qu'affirme son humeur naturelle.

Ausone, poète latin, est enfant de Bordeaux.

Ed. Ducoté.

Epigrammes

EXHORTATION A LA MODESTIE

On raconte que le roi Agathocle usait dans ses repas de vaisselle d'argile et que ses crédences étaient le plus souvent chargées de poteries de Samos. Comme il faisait servir des aliments grossiers sur des plats incrustés de pierreries, mêlant ainsi la richesse à la pauvreté, à celui qui lui en demandait la raison il répondit : Moi qui suis roi de Sicile, je fus engendré par un potier. — Use donc avec ménagements de la fortune, toi qui d'une condition médiocre parviendras subitement à la richesse.

SUR UNE EMPOISONNEUSE ADULTÈRE

Une épouse adultère donna du laudanum à son mari jaloux ; mais le poison lui parut trop faible pour être mortel et elle y mêla une dose meurtrière de vif argent. Elle pensait que la violence combinée de ces deux substances amènerait une prompte fin. Or, divisées, chacune est un poison ; les boire réunies est prendre un

antidote. Aussi, ces breuvages dangereux se combattant l'un l'autre, l'effet salutaire détruisit le principe nuisible, et ils s'échappèrent aussitôt au creux des canaux des entrailles, route ordinaire où, rejetés, glissent les aliments. Combien grande est la bienfaisante sollicitude des dieux! La cruauté d'une épouse est profitable et lorsque les destins l'ordonnent, deux poisons sont un remède.

ÉCHO A UN PEINTRE

O peintre insensé, pourquoi prétendre à fixer mes traits, et tenter de représenter une déesse inconnue à l'œil des hommes? De l'air et de la voix je suis la fille, et je suis mère d'un vain langage, moi qui possède la parole sans la pensée. Rappelant les derniers sons d'une phrase expirante, moqueusement mes mots escortent d'autres mots. J'habite dans vos oreilles où pénètre l'écho et si tu veux me peindre ressemblante peins un son.

SUR UNE STATUE DE L'OCCASION ET DE LA REPENTANCE

De qui est ce travail? — De Phidias, auteur aussi de la statue de Pallas et de celle de Jupiter; je suis son troisième chef-d'œuvre. Je suis cette déesse, rare et

que peu connaissent, l'Occasion. — Pourquoi te tiens-tu debout sur une roue ? — Je ne saurais rester en place. — Pourquoi porter ces talonnières ? — J'ai les ailes de l'oiseau. Ce qu'il plaît à Mercure de favoriser, je le retarde à ma guise. — Des cheveux voilent ton visage. — Je ne veux pas être connue. — Hé ! mais ta tête est chauve par derrière. — De crainte qu'on ne me retienne dans ma fuite. — Quelle est cette compagne qu'on t'a donnée ? — Qu'elle te le dise. — Dis, je t'en prie, qui es-tu ? — Je suis une déesse que Cicéron lui-même n'a pas nommée. Je suis une déesse qui punit l'acte accompli et le désir irréalisé afin qu'on se repente. Aussi je m'appelle Repentance. — Toi maintenant dis : que fait-elle en ta compagnie ? — Si parfois je m'envole, elle demeure ; ceux à qui j'ai échappé la retiennent. Toi même tandis que tu questionnes, tandis que tu perds du temps à interroger, tu diras que je t'ai glissé des mains.

A GALLA, FILLE DÉJA SUR LE RETOUR

Je te disais : Galla, nous vieillissons ; le temps fuit ; joue des reins : une chaste pucelle est une vieille fille. — Tu méprisas mes conseils. A ton insu la vieillesse s'est insinuée et tu ne peux rappeler les jours passés. Main-

tenant tu as des regrets et tu te plains, soit de n'avoir pas alors consenti, soit d'avoir aujourd'hui perdu ta beauté. Embrasse-moi cependant et joins à tes baisers ces voluptés que tu as négligées. Donne : que je jouisse sinon de ce que je voudrais, du moins de ce que j'ai voulu.

SUR UN LIÈVRE PRIS PAR UN CHIEN MARIN

Jadis au bord des rives siciliennes, un lièvre fuyait devant une meute, un chien marin le prit. Alors le lièvre : Tout est contre moi ; je suis la proie de la terre et des eaux et peut-être aussi du ciel, s'il est un Chien parmi les astres.

SUR MYRON ET LAÏS

Myron aux cheveux blancs implorait de Laïs une nuit ; il reçut aussitôt un refus. Il en sentit la raison et il colora sa tête chenue de la plus noire teinture. Mais, si sa chevelure avait changé, son visage était le même quand il vint renouveler sa demande. Or Laïs compara la figure aux cheveux et, persuadée que si ce n'était lui c'était son semblable et peut-être bien lui-même encore, elle voulut se moquer et interpella le rusé en ces termes : Imbécile, pourquoi me demander ce

que je ne puis accorder ? Je l'ai déjà refusé à ton père.

SUR SOI-MÊME ET SA FEMME

Comme ma femme lisait dans mes poèmes le nom des Laïs et des Glycères et d'autres noms de licentieuse renommée, elle a prétendu que ce m'est un jeu et que je plaisante avec d'imaginaires amours. Si grande est sa confiance en ma fidélité !

A SA FEMME

Femme, vivons comme nous vécûmes et n'oublions jamais ces tendres noms que nous nous donnâmes au temps de nos premières amours. Qu'aucun jour ne nous laisse changer en vieillissant. Quand bien même je parviendrais à un âge plus avancé que Nestor, et quand bien même, rivalisant d'années avec Deiphobé de Cumes, tu l'emporterais sur elle, ignorons ce qu'est une mûre vieillesse. Des ans il convient de savoir le prix, non le compte.

CONTRE MÉROÉ, VIEILLE IVROGNESSE

Celui qui le premier, Méroé, te donna ce nom, a sans doute donné le nom d'Hippolyte au fils de Thésée.

Car il faut être devin pour composer un nom qui soit le signe de notre condition, de nos mœurs ou de notre mort. Protésilas, les destins te nommèrent ainsi parce que tu devais être la première victime des Troyens. On appela Idmon qui devait être augure, et Iapis qui serait médecin ; ces noms ont présagé les arts que ces hommes cultiveraient. Et toi-même, Méroé, si tu portes ce nom, ce n'est point parce que ton teint est noir comme celui des Egyptiennes de Méroé, mais parce que tu ne mets pas d'eau dans le vin qu'on te verse et que tu aimes à boire sans mélange et pur le vin pur.

SUR LE CAPRICE DE LA FORTUNE

Un homme qui avait résolu de franchir les portes de la mort découvrit un trésor. Triomphant, il abandonna le lacet avec lequel il devait mettre fin à ses jours. Mais celui qui avait enfoui son or dans le sol ne le retrouva plus ; il aperçut le lacet, s'y pendit et mourut.

SUR UNE MÈRE LACÉDÉMONIENNE

Une mère Lacédémonienne armant son fils du bouclier : Reviens avec, dit-elle, ou dessus.

CONTRE CERTAIN RICHE

Cet homme, orgueilleux de ses richesses, tout gonflé de son faste, et noble surtout en paroles, fait fi des noms illustres de ce siècle florissant ; il se cherche d'antiques et glorieux ancêtres ; il nomme Mars et Rémus et notre fondateur Romulus ses premiers pères. Il les fait habiller de vêtements de soie, ciseler dans l'argent massif, couler en cire au seuil de ses portes et sur les socles de ses vestibules. Je crois qu'il n'est pas sûr de son père et que sa mère est vraiment une louve.

ANTISTHÈNES, PHILOSOPHE CYNIQUE

J'ai instauré la secte des Cyniques. — Comment cela ? Alcide la fonda, dit-on, bien avant toi. — Du temps d'Alcide mon maître, j'étais le second des Cyniques, maintenant je suis le premier, car lui est dieu.

A SON LIVRE, SUR PROCULUS

S'il te faut, ô papier, être condamné aux vers et à la pourriture, autant périr d'abord sous mes petits poèmes. — J'aime mieux, dis-tu, être mangé des

vers. — Tu es judicieux, pauvre livre, tu préfères le moindre mal. Pour ma part, je ne veux plus perdre de temps avec une Muse ruineuse qui me fait dépenser mon sommeil et mon huile. — Mieux vaut dormir que de perdre huile et sommeil. — Bien dit ; mais j'ai ma raison que voici : j'en veux à Proculus qui possède autant de talent qu'il a de dignités ; il compose beaucoup d'œuvres, mais il les cache. Je voudrais me venger de lui, et facile est la vengeance du poète : s'il ne publie pas ses poésies qu'il lise les miennes. Il est en son pouvoir, soit de te conserver dans un coffret de cèdre, soit de te jeter en pâture aux vers rongeurs. Ce qui me reste d'un obscur loisir, je le lui adresse. Qu'il lise mon envoi, ou le mette à l'écart.

LA MAITRESSE DE SON CHOIX

Je veux celle qui ne veut pas ; de celle qui veut, je ne veux pas. Vénus aime vaincre nos désirs et non les assouvir. Je dédaigne les charmes qu'on m'offre et renonce à ceux qu'on me refuse. Je ne veux ni rassasier mon esprit ni le tourmenter. Ni Diane à la double ceinture, ni Cythérée toute nue ne me séduisent. Celle-là n'a aucune séduction, celle-ci en a trop. Mais qu'une femme habile me fasse paraître avec art une

juste mesure en amour, je m'attacherai à elle; ce que je veux, je ne veux pas qu'elle le provoque.

SUR PALLAS ET VÉNUS ARMÉE

Dans Lacédémone, Pallas aperçut Vénus armée : Recommençons la lutte, lui dit-elle; j'accepte même encore Pâris pour juge. — Et Vénus : Je suis armée et tu me braves, téméraire, moi qui t'ai vaincue jadis, et j'étais nue.

A PHILOMOSUS LE GRAMMAIRIEN

Les livres que tu as acquis ont rempli ta bibliothèque; te crois-tu pour cela savant et grammairien, Philomosus ? En ce cas munis-toi de cordes, d'archets et d'instruments; ce marché fait, demain tu seras musicien.

SUR UN PORTRAIT DE RUFUS LE RHÉTEUR

O toi qui ne sus parler, qui donc te peignit sous les traits d'un orateur ? Dis-le moi, Rufus. Tu te tais ? Rien ne te ressemble autant que ce portrait.

SUR LE MÊME RUFUS

Rufus le rhéteur était un jour convié à une noce; les invités, comme d'usage, étaient nombreux. Pour

faire parade de son habileté dans la science grammaticale, il adressa aux époux ce souhait : Faites des enfants du genre masculin et du féminin et du neutre.

SUR DIOGÈNE, PHILOSOPHE CYNIQUE

Une besace, de la farine, un haillon, un bâton, un verre, tel était le mince bagage du Cynique ; mais il trouvait que c'était encore trop. Car voyant un bouvier boire au creux de ses mains : Pourquoi, dit-il, m'embarrasser de toi, verre superflu ?

SUR CRÉSUS ET CE MÊME DIOGÈNE

Chez les Mânes, ô roi Crésus, le plus riche des rois, Diogène le Chien vit ton ombre. Il s'arrêta de loin et, secoué par une quinte de rire plus violente qu'à l'ordinaire, il dit : A quoi tes richesses te sont-elles bonnes à présent, ô roi le plus riche des rois ? Te voici comme moi solitaire et même plus que moi misérable. Car tout ce que j'ai possédé je le porte encore avec moi, alors que toi, Crésus, de tous tes trésors il ne te reste rien.

LAÏS CONSACRANT SON MIROIR A VÉNUS

Laïs vieillie consacre ce miroir à Vénus ; à l'éternelle beauté ce serviteur éternel et digne d'elle. Il ne m'est

plus d'aucun usage, car je ne veux pas me contempler telle que je suis ; telle que je fus, je ne le puis.

SUR LA STATUE DE VÉNUS SCULPTÉE PAR PRAXITÈLE

Quand Vénus elle-même aperçut la Cypris de Gnide, elle dit : Tu me vis nue, n'est-ce pas, Praxitèle? — Non, je ne te vis point ; ce m'était interdit. Mais c'est avec le fer que nous façonnons nos œuvres ; le fer est au service de Mars porteur de lance ; aussi comme ils savaient que Cythérée avait séduit leur maître, mes ciseaux de fer formèrent ainsi la déesse.

SUR LA GÉNISSE D'AIRAIN DE MYRON

La vache d'airain, œuvre de Myron, pourrait mugir ; mais elle craint de diminuer le mérite de l'artiste. Car il est plus difficile de donner l'apparence de la vie que de donner la vie, et ce ne sont point les œuvres de Dieu qui nous étonnent, mais celles de l'artiste.

SUR ALCON LE MÉDECIN ET DIODORE L'ARUSPICE

Marcus agonisait ; l'aruspice Diodore ne lui donnait plus que six jours à vivre. Mais le médecin Alcon, plus puissant que les dieux et les destins, convainquit sur

le champ de mensonge l'aruspice. Il palpa les mains de celui qui eût vécu s'il ne l'avait touché, car aussitôt prirent fin les six jours de Marcus.

SUR LA STATUE DE JUPITER ET ALCON LE MÉDECIN

Hier Alcon toucha la statue de Jupiter ; le dieu, quoique de marbre, a subi l'influence du médecin. Voici qu'aujourd'hui on donne ordre de l'emporter hors de son antique temple, et qu'on va le mettre en terre, bien qu'il soit dieu et pierre.

A CRISPA

On te dit laide, Crispa ; moi, je l'ignore. Tu me sembles belle ; mon avis me suffit. Bien plus, je désire, car de la jalousie se mêle à mon amour, qu'aux autres tu paraisses affreuse et à moi seul charmante.

LA MAITRESSE QU'IL DÉSIRE

Telle est la maîtresse que je voudrais : elle me chercherait sans raison querelle ; elle ne s'étudierait pas à parler en prude ; elle serait belle, provocante, la main vive ; elle recevrait les coups et les rendrait, et battue chercherait un refuge dans mes baisers. Car si tel

n'était pas son caractère ; si elle était innocente, pudique, réservée, (cela m'effraye à dire) ce serait une épouse.

A VÉNUS, UN AMANT MALHEUREUX

J'aime l'une qui me hait ; par contre l'autre, parce qu'elle m'aime, je la hais. Mets-nous d'accord, si tu le peux, bonne Vénus. — Ainsi ferai-je sans peine. Je changerai leurs caractères et leurs amours. Celle-ci haïra, celle-là aimera. — Ma souffrance sera la même encore. — Veux-tu les aimer toutes deux ? — Si l'une et l'autre me chérissent, volontiers. — Agis pour qu'il en soit ainsi, Marcus ; pour être aimé, aime toi-même.

A LA MÊME

Tu as engagé, Vénus, ce malheureux à aimer les deux femmes ; de l'une et de l'autre je suis détesté. Donne-moi donc un conseil différent. — Subjugue-les toutes deux par des présents. — Je le désirerais ; mais modeste est mon avoir. — Enjôle-les par des promesses. — L'indigent n'a pas crédit. — Jure par les dieux. — Puis-je sans crime tromper la divinité ? — Passe les nuits devant leurs portes. — La nuit j'ai peur d'être assailli. — Ecris des élégies. — Impos-

sible ; Apollon et les Muses me sont étrangers. — Brise leurs portes. — Je crains les arrêts des juges. — Fou qui consens à mourir par amour et non pour son amour. — J'aime mieux être malheureux que malheureux et coupable. — Je t'ai conseillé de mon mieux ; consultes-en d'autres. — Qui ? dis-moi ? — Phèdre et Elissa t'engageront à imiter leurs propres résolutions, et de même Canacé et Phyllis et celle que dédaigna Phaon. — Tu me donnes un tel conseil ? — Tel est celui qu'on donne aux malheureux.

SUR HYLAS ENLEVÉ PAR LES NAÏADES

Regarde, avec quelle jouissance il désire son voluptueux trépas et goûte de mortelles voluptés, le bel Hylas ! Sous la violence des baisers et des étreintes, il va mourir et ne sait s'il est victime des Naïades ou des Euménides.

AUX NYMPHES QUI POURSUIVENT NARCISSE

Vous brûlez, impudiques Naïades, d'un amour ardent et sans espoir. Cet éphèbe sera fleur.

SUR NARCISSE PRISONNIER DESON PROPRE AMOUR

Si tu désirais un autre que toi-même, ô Narcisse, tu pourrais satisfaire ce désir, mais tu es maître de l'amour et la jouissance t'échappe.

A L'ÉCORCE QUI ALLAIT RECOUVRIR DAPHNÉ

Envieuse écorce, pourquoi si vite recouvrir cette jeune fille ? — Le laurier est dû à Phébus si la vierge lui est refusée.

A GALLA

Je pars, mais sans moi puisque je pars sans toi ; et je ne serai tout moi qu'avec toi, puisque je suis ton autre moitié, ô Galla. Je pars cependant, mais partagé, je pars moindre même que partagé ; et je ne suis déjà plus en un seul lieu, car je serai presque tout entier avec toi partout où je me retirerai. La plus petite partie de mon être m'accompagnera. Mon être se divise, mais je prends pour moi la moindre part ; avec toi va la plus grande. Si je reviens, je serai tout entier à toi : il n'y aura pas une seule partie de moi qui, dès lors, ne rentre en ta puissance. Adieu.

SUR UN BEL ENFANT

Tandis que la nature hésitait à créer un garçon ou une fille, elle te fit, ô bel enfant, et te fit presque fille.

SUR UN PORTRAIT DE DIDON

Je suis Didon : ce portrait que tu contemples, étranger, rend avec un art merveilleux ma ressemblance et ma beauté. J'étais telle ; mais mon âme fut différente de celle que me rêva Virgile ; ma vie ne s'est point complu en des amours adultères. Car jamais le Troyen Enée ne me vit, jamais les flottes d'Ilion n'abordèrent en Libye. Mais, fuyant la fureur et les armes du lubrique Iarbas, j'ai sauvé, je l'avoue, ma vertu au prix de la mort. Je me suis transpercé la poitrine ; la pudeur dirigea mon épée, et non la colère ou la cruelle douleur d'un amour trahi. Je suis heureuse d'avoir ainsi succombé. J'ai vécu sans outrager ma renommée ; et, mon époux vengé, ma ville intacte, je suis morte. Pourquoi, Muse jalouse, avoir animé Virgile contre moi ? il incrimina faussement ma vertu. Vous, lecteurs, jugez-moi d'après l'histoire plutôt que d'après ceux qui célèbrent les intrigues et la couche des dieux, poètes coutumiers du mensonge dont les chants outragent la vérité et qui attribuent aux dieux les vices des hommes.

L'AVEUGLE ET LE BOITEUX

S'appuyant sur un aveugle, un homme privé de l'usage de ses deux pieds chemine ; leurs infirmités se portent une aide mutuelle. Car l'aveugle prête ses pieds au boiteux, et ce dernier donne en échange ses yeux à l'aveugle qui marche pour lui.

SUR LE RICHE ET LE PAUVRE

Le plus opulent n'est pas riche, et ni le pauvre ni l'indigent ne sont malheureux : l'un n'a pas plus de désirs que l'autre. Le riche a besoin de pierreries, le pauvre des présents de Cérès : mais lorsque tous les deux désirent, le pauvre désire moins de choses.

SUR PÉNÉLOPE

Des amants ne m'ont point profanée (1) ; à peine si Télémaque lui-même connut la douceur des baisers tant d'années réservés. Aussi ma virginité se montra-t-elle dans tout son éclat aux yeux de ton jeune désir, et un sincère amour consuma-t-il bientôt mon aversion première. Souvent, femme novice, des songes mensongers me firent frémir et des reproches immérités s'échappèrent de mes lèvres. Et pourtant, éveillée,

ressenti des douleurs inconnues et d'une main craintive exploré ma couche déserte. Oui, lorsque haletant tu me livras l'assaut suprême, ma douleur se soumit complaisante et muette ; ni d'une dent acérée, ni des ongles je n'osai te blesser, car l'amour concluait entre nous une tacite alliance. Et mes cris tremblants n'ont point appelé mon aïeule, et ma vieille esclave prompte à obéir n'est point accourue. Seules ma honte et ma pâleur ont frappé les jeunes filles et leur ont révélé que ma pudeur avait fait son devoir.

NOTES

Les épigrammes sont au nombre de cent quarante-six, la plupart imitées ou traduites du grec. Beaucoup se répètent, beaucoup reposent sur des jeux de mots intraduisibles ; il en est aussi de cyniques.

(1) Fragment poétique mais obscur d'un poème perdu intercalé dans les épigrammes.

Epitaphes

AGAMEMNON

Fils d'Atrée, roi des rois, vengeur de la femme de mon frère, je suis tombé sous les mains de ma femme. A quoi bon avoir dans mon ressentiment puni le ravisseur d'Hélène si Clytemnestre assassine le justicier de l'adultère ?

ANTILOCHUS

Je me nommais Antilochus. J'étais valeureux et de bon conseil, qualités rarement unies ; j'étais cher aux Atrides et cher aux Eacides. Je venais d'obtenir le prix de mon courage et de ma piété filiale en sauvant la vie à Nestor mon père, et je fus frappé. Ce n'était point dans l'ordre ; mais il était plus juste qu'il me survécût, lui sans qui la perfide Troie ne pouvait être prise.

NESTOR

Je suis Nestor, célèbre par sa sagesse et son éloquence ; après avoir prodigué mon extrême vieillesse

je suis enseveli dans ce tombeau. Mon fils courut au devant du trépas pour me sauver la vie, et père j'ai vécu de la mort de mon enfant. Hélas ! pourquoi plût-il aux destins, maîtres de nos jours, de faire les miens si longs et si courts ceux d'Antilochus.

GUNÉUS

Le corps de Gunéus appartient à la mer, la tombe déserte n'a que son nom ; sa renommée vit parmi les hommes ; son âme a regagné le ciel. Tous les éléments servent de sépulcre à ce grand chef. Quels éléments, dis-tu ? Le ciel, et la terre, et la mer, et la voix des hommes.

PROTÉLISAS

Protésilas, quel nom fatidique je reçus ! En effet, parmi les Grecs je fus la première victime de la guerre phrygienne. J'avais audacieusement bondi sur le rivage de Sigée, me laissant prendre aux perfides embûches du fils de Laërte qui, pour ne pas fouler du pied le sol de la rive troyenne, avait sauté sur son bouclier. Pourquoi me plaindre ? La destinée avait prédit ma mort quand mon père me donna un tel nom.

HECTOR

Ci-gît Hector; sa chère Troie est ensevelie avec lui. Ils succombèrent ensemble, ils partagent la même tombe.

EUPHÉMUS

Auprès d'une statue de Mars armé de la lance, la terre troyenne recouvre le corps d'Euphémus chef des Cicones. Et l'inscription gravée sur la pierre tumulaire ne suffit pas; de lourdes statues surchargent le fronton de l'édifice. Bien vite elles s'écroulent toutes ces richesses accumulées: que de faste aujourd'hui, demain quelles ruines!

HIPPOTHOUS ET PYLÉUS ENTERRÉS DANS UN JARDIN

Au sein de ce petit enclos reposent Hippothoüs et Pyléus; à la surface du sol verdoyent le chou et la mauve. Et la culture du jardin ne trouble point leurs cendres paisibles, car la main les épargne qui soigne ces plantes légères.

NIOBÉ

Je vivais; maintenant je suis devenue pierre, Praxitèle m'a sculptée de ses mains, et Niobé est ressuscitée.

L'artiste m'a tout rendu, hormis l'intelligence. Mais je n'en avais point quand j'offensai les dieux.

DIDON

Didon infortunée, tu ne fus jamais l'heureuse femme d'un époux. Un époux meurt, tu fuis, un amant fuit et tu meurs.

DIOGÈNE LE CYNIQUE DONT LA TOMBE NE PORTE POINT DE NOM, MAIS LA STATUE D'UN CHIEN

Dis-moi, chien, à qui est ce tombeau ? — A un chien. — Mais quel est ce chien ? — Diogène. — La vie l'a quitté ? — Non, c'est lui qui l'a quittée. — Ce Diogène à qui une besace servait de garde-manger et un tonneau de logis est descendu chez les Mânes ? — Cerbère lui défend d'entrer. — Où donc est-il alors ? — Là où étincelle la claire étoile du Lion ; aujourd'hui le Chien est voisin de la juste Erigone.

POUR UN CHEVAL ADMIRABLE, SUR L'ORDRE D'AUGUSTE

Phosphorus, toujours vainqueur, tu parcourais aux acclamations du Cirque les sept tours de l'immense arène ; au sortir de l'écurie tu modérais tes pas impa-

tients afin de pouvoir ensuite avec plus de vigueur laisser les autres chevaux derrière toi et dépasser bientôt les rapides quadriges ; tu mettais ta gloire à vaincre les vainqueurs mêmes. Reçois cette inscription et qu'elle te console de la vanité de la tombe ; hâte-toi de voler vers les coursiers ailés de l'Elysée. Là, que Pégase coure à ta droite, qu'Arion tienne la gauche de l'attelage, que Castor te donne le quatrième cheval.

SUR LE TOMBEAU D'UN HOMME HEUREUX

Arrose mes cendres de vin et de l'huile parfumée du nard, étranger ; ajoutes-y du baume et des roses pourprées. Il ne faut point pleurer sur cette urne ; elle me donne un éternel printemps ; je n'ai fait que changer de vie, je ne suis pas mort. Nulle n'a péri pour moi des joies des jours passés, soit que tu penses que je me les rappelle toutes, ou que je les aie oubliées.

SUR UN TOMBEAU DE LA VOIE LATINE

Je ne dis ni mon nom, ni mon père, ni mon pays, ni mes actes. Je suis muet pour l'éternité, cendres, ossements, rien. Je ne suis pas, je n'ai pas été ; je fus pourtant engendré du néant. Va, et ne me reproche point d'être ainsi ; tu seras tel.

NOTE

J'ai laissé de côté les *Parentales* et la *Commémoration des professeurs de Bordeaux*, ces opuscules présentant un intérêt surtout documentaire. Dans le premier, Ausone célèbre la mémoire de trente de ses parents défunts, dans le second il rend le même devoir à vingt-quatre rhéteurs. Mais Ausone a rattaché à ces ouvrages « par un rapprochement naturel » les *Epitaphes* des héros de la guerre de Troie et de quelques autres. J'ai retenu les plus intéressantes.

L'éphéméride
ou l'emploi de la journée

Déjà le clair matin traverse tes fenêtres ; déjà gazouille au nid la vigilante hirondelle ; toi, comme au commencement ou au milieu de la nuit, Parménon, tu dors.

Les loirs dorment tout le long de l'hiver, mais ils ne mangent pas. Si tu dors ainsi, c'est que tu bois trop et que tu t'engraisses à trop manger.

Aussi le son ne pénètre-t-il plus dans les replis de tes oreilles, et un épais sommeil pèse-t-il sur le siège de ton intelligence ; l'éclat de la lumière brillante n'irrite plus tes paupières.

Jadis, un jeune homme dormit des années ; nuits et jours durait son sommeil, nous dit la fable ; mais c'était la Lune qui prolongeait ses songes.

Lève-toi, paresseux à lacérer de verges, lève-toi ; redoute de recevoir un long sommeil auquel tu ne t'attends pas ; ô Parménon, arrache tes membres de la molle couche.

Peut-être que ce chant mesuré sur le mètre sapphique te porte à dormir. Chasse donc ce somnolent mode lesbien, ardent ïambe.

PRÉAMBULE

Allons, enfant, lève-toi ; donne-moi mes chaussures et ma tunique de lin. Tu as déjà préparé tous les vêtements ; donne-les moi pour sortir. Donne-moi de l'eau de la fontaine que je me lave les mains et la bouche et les yeux. Ouvre la chapelle ; point d'apprêts extérieurs. De pieuses paroles, des vœux innocents, Dieu n'exige pas davantage. Je ne demande ni encens à brûler, ni gâteaux de miel ; et le foyer sur l'autel de frais gazon je le laisse aux faux cultes. Je vais prier Dieu et le Fils du Dieu Très-Haut, majesté de même essence, unie au Saint-Esprit. Voici que déjà je commence mes prières et que mon esprit éprouve en tremblant les effets de la présence divine.

PRIÈRE

O Tout-Puissant (1), je ne te connais qu'en esprit et en adoration ; les méchants t'ignorent, mais non pas les hommes pieux ; tu n'as ni commencement ni fin ; tu existais avant tout ce qui fut ou sera ; l'esprit est impuissant à concevoir et ta forme et ton mode, et la langue à les définir ; seul peut te contempler en face et

entendre tes commandements, celui qui est assis à la droite paternelle, lui-même auteur des choses, lui-même cause de toutes créatures, lui-même verbe de Dieu et verbe Dieu, antérieur au monde qu'il devait créer, engendré alors que le temps n'était pas encore, mis au jour avant que l'éclat des astres et la clarté de l'orient n'aient illuminé les cieux : ton Fils, sans qui rien n'eût été et par qui tout existe, dont le trône est au ciel, qui siège au-dessus de la terre et de la mer et du chaos impénétrable de la nuit obscure, qui sans jamais se reposer met tout en mouvement et donne la vie à la matière ; Dieu engendré d'un père non engendré, qui, offensé par l'orgueil criminel d'un peuple, appela les nations dans son royaume pour que, meilleurs, les rejetons de la race adoptive l'adorassent plus tard ; qui donna à nos aïeux de le contempler et, ceux-ci, en le contemplant, virent aussi son père ; qui porta le faix de nos iniquités et subit l'outrage d'une mort douloureuse, nous enseignant ainsi qu'une route nous ramène à la vie éternelle où l'âme ne retourne point seule, mais accompagnée aux célestes contrées par le corps tout entier qui laisse au creux de la terre un cercueil vide sous le sépulcre.

Fils du Très-Haut qui apportas le salut à notre siècle, à qui ton père transmit toutes ses vertus pater-

nelles, qui ne nous refuses rien par jalousie et abondes en bienfaits, ouvre la voie à mes prières et porte-les aux oreilles de ton père.

Donne-moi, ô Père, une âme cuirassée contre tous les vices et détourne de moi le dangereux venin de la vipère. C'est assez que l'antique serpent ait perdu Ève et avec elle Adam leurré ; nous, les derniers venus de leur postérité, race annoncée par les prophètes infaillibles, évitons les embûches que nous tend le serpent aux mortelles morsures. Ouvre-moi le chemin qui, lorsque j'aurai brisé les liens de cette chair infirme, me conduira dans ton sublime royaume, en ces lieux où la voie lactée du pur firmament s'étend au-delà des rayons errants de la lune venteuse, chemin suivi par les pieux patriarches, Élie jadis enlevé par un quadrige à travers les airs, et avant lui Enoch ravi avec son corps.

Donne-moi, ô Père, la lumière espérée d'une vie éternelle, si je ne jure point par les idoles, si, ne levant les yeux que sur l'autel du sacrifice vénérable, j'y porte l'offrande d'une vie sans tache, si je te reconnais le Père du Seigneur, du Dieu ton fils unique, et confesse celui qui de tous deux procède, l'Esprit-Saint qui volait sur les eaux de la mer.

Donne-moi ton pardon, ô père, et purifie mon cœur torturé, si je ne te cherche point dans les fibres

et le sang répandu des victimes, si je n'augure point de ta volonté d'après les secrets de leurs entrailles, si je m'abstiens du péché, moi l'esclave de l'erreur, et si je désire, plutôt que je n'ose y compter, être trouvé bon et pur. Crois mon âme contrite, si j'ai en haine cette chair périssable, si je me repens en moi-même, si une crainte profonde angoisse mes sens et anticipe sur les tardifs supplices de l'enfer, et si mon esprit blessé subit déjà les souffrances de l'autre vie.

Accorde, ô père, à ma prière, l'accomplissement de ces vœux : ne rien redouter, ne rien désirer ; trouver suffisant ce qui me suffit ; ne rien vouloir de honteux et n'avoir point à rougir de moi-même ; ne faire à personne ce qu'au même instant je ne voudrais pas qu'on me fît ; ne subir ni l'outrage d'une faute avérée, ni la souillure d'un soupçon, car il y a, semble-t-il, peu de différence entre l'accusé et le vrai coupable ; ne pouvoir faire le mal, et pouvoir en paix accomplir le bien ; être sobre à table et simple dans ma mise ; être cher à mes amis et, père, ne jamais souffrir dans mon titre de père ; ne pâtir ni de l'âme ni du corps ; conserver à tous mes membres le libre exercice de leurs fonctions ; n'avoir pas à regretter d'être privé de l'usage d'aucun d'eux par suite de quelque blessure ; jouir du repos ; vivre en sécurité ; ne point faire cas

des merveilles de la nature et lorsque viendra pour moi la dernière heure être assez fort de la vertu de ma vie pour ne craindre ni souhaiter la mort ; et quand, par ta grâce, je serai pur de fautes cachées, tout mépriser et ne désirer rien que l'attente de ton jugement : tant qu'il diffère son moment et retarde son jour, repousse loin de moi le serpent cruel dont les caresses menteuses me cachent un piège. Tels sont mes vœux ; ils sont pieux ; mais, contrit de mes péchés, je tremble. Laisse-toi fléchir ; soutiens-les auprès du Père Eternel, ô Christ, Sauveur, Dieu et Seigneur, esprit, gloire, verbe, vrai fils du vrai Dieu, lumière de lumière, qui habites avec ton père dans l'éternité et règnes dans les siècles, ô toi que célèbrent en chœurs harmonieux les cantiques de David et les voix qui frappent les airs en répondant : Ainsi soit-il.

LA SORTIE

C'est assez prié Dieu, encore que les pécheurs ne fassent jamais assez de prières à la Divinité. Donne-moi mon habit de ville, esclave. Je vais dire bonjour à mes amis et leur souhaiter bonne santé ; c'est un usage réciproque. Mais il est temps d'avertir Sosie, car à mon retour, dans quatre heures, il ne sera pas loin de midi.

L'HEURE DES INVITATIONS

Voici le moment de convier les amis, si nous ne voulons pas, par notre faute ou la leur, nous mettre à table en retard. Cours en hâte aux maisons voisines, enfant ; tu les connais ; tandis que je parle encore va et reviens. J'ai cinq invités ; avec le chef de la table nous serons six ; c'est un bon nombre ; si l'on est plus il y a vacarme. Il est parti ; je reste seul avec Sosie.

L'HEURE DE SURVEILLER LE CUISINIER

Sosie, on va dîner. Déjà tout entier sur la quatrième heure le soleil brûle ; on voit même l'ombre tourner vers la cinquième. Les mets sont-ils assaisonnés ? Baignent-ils dans des ragoûts pimentés ? Souvent on s'y trompe : goûte pour en juger. Que tes mains agitent et retournent les casseroles brûlantes ; trempe vivement tes doigts dans la sauce bouillante, suce-les et fais claquer ta langue humectée (2).

L'HEURE DES SONGES

Dans mes songes je vois tantôt le Forum, tantôt des procès, tantôt les magnificences d'un immense théâtre ; parfois je suis accablé par une troupe de cavaliers ou

sous les coups de brigands ; une bête féroce me déchire le visage, ou bien je m'avance, le glaive à la main, sur l'arène ensanglantée. Sur la mer qui brisa mon vaisseau je marche et je franchis les flots en courant ; ou soudain j'ai des ailes et m'envole dans les airs. Nous ressentons aussi dans nos rêves des amours infâmes, de honteuses fornications nocturnes, des incestes tragiques. Mais mon salut est dans ma pudeur qui chaque fois interrompt mon sommeil et dissipe les prestiges des songes ; alors délivré de l'ignoble vision mon esprit veille : ma main rassurée par ma conscience parcourt sans crainte tout le lit ; l'opprobre se retire de ma couche et le crime s'évanouit avec le rêve qui s'enfuit. Je me vois, triomphant entre tous, couvert d'applaudissements ; puis je suis de nouveau désarmé et traîné dans les rangs des Alains captifs. J'aperçois les temples des Dieux, les saints portiques, et les palais dorés ; je m'imagine être couché sur la pourpre de Tyr et bientôt je m'attable en convive dans des tavernes enfumées.

Un divin poète plaça, dit-on, sur les branches d'un orme les vains fantômes des songes engourdis ; il imagina deux portes : l'une, par sa voûte d'ivoire, vomit dans les airs les apparences toujours trompeuses, l'autre laisse échapper par sa porte de corne les songes

véridiques. Que si dans le doute on me laisse le choix, je préfère les joyeux songes qui me leurrent aux vains songes qui m'épouvantent. Oui, je préfère être abusé, car, bien que les tristes images se dissipent chaque fois, mieux vaut être privé d'un plaisir que redouter un malheur ; c'est bien assez de ne pas craindre. Il en est aussi qui augurent des larmes ou de la joie à l'inverse du songe et qui de leurs visions tirent des événements contraires. Allez à travers les mondes obliques du ciel, mauvais rêves, là où les nuages agités dispersent les brumes flottantes ; allez habiter les régions lunaires. Pourquoi vous glisser sous nos portes et jusque sur la couche obscure de nos étroites demeures ? Laissez-moi passer paisiblement des nuits paresseuses, jusqu'à ce que vienne à moi la lueur rose et dorée de l'aube. Si la nuit aucun fantôme ne me trouble et si le doux sommeil me caresse de son souffle tranquille, je vous donnerai pour abriter vos veilles ce bois d'ormes qui dans mon enclos étend son verdoyant feuillage.

NOTES

(1) Cette prière a été souvent attribuée à saint Paulin, l'élève d'Ausone.

(2) Un long fragment du poème, ayant trait à la suite de l'emploi de la journée, nous manque.

Ordre des villes célèbres

ROME

La première d'entre les cités, la demeure des Dieux, c'est Rome dorée.

CONSTANTINOPLE ET CARTHAGE

Carthage s'incline avec respect devant Constantinople sans tout à fait lui céder le pas, car, si elle répugne au troisième rang, elle n'ose pas prétendre seule au second qui appartient à toutes deux. Celle-là prévaut par son antique puissance, celle-ci par sa nouvelle fortune ; l'une a été, l'autre prend sa place, et l'excellence de jeunes mérites obscurcit une ancienne gloire et force Didon à s'effacer devant Constantin. Maintenant Carthage humiliée accuse les Dieux de la contraindre à reculer ainsi, elle qui souffrait à peine que Rome la dépassât. Orgueilleuses, réconciliez-vous, en songeant à vos premiers destins. Allez de pair ; souvenez-vous enfin que vous devez à la volonté divine d'avoir

changé votre nom et votre modeste fortune, toi lorsque tu étais Lygos la Byzantine et toi la Punique Byrsa.

ANTIOCHE ET ALEXANDRIE

Antioche où croît le laurier d'Apollon serait la troisième si la colonie d'Alexandre consentait à être quatrième. Toutes les deux sont au même rang et leur furieuse ambition les pousse à lutter entre elles : l'une et l'autre sont bouleversées par une foule de vices, par le tumulte d'une populace insensée. Celle-ci s'ennorgueillit : le Nil la défend, elle s'étend jusqu'au fond des contrées les plus reculées, elle est fertile, elle est en sûreté. Celle-là est fière d'opposer sa puissance aux Perses perfides et de les vaincre. Vous aussi allez de pair et portez aux nues le nom macédonien. Car Alexandre-le-Grand fonda l'une, et l'autre reconnaît pour fondateur ce Séleucus qui à sa naissance était marqué d'une ancre. Comme l'empreinte d'un fer rouge, ce fut l'indice de sa famille, et ce signe naturel se transmit dans toute la suite de sa génération.

TRÈVES

Voici longtemps que la Gaule belliqueuse voudrait me voir chanter Trèves, ville impériale, qui, proche du

Rhin, repose en sécurité au sein d'une paix divine, car elle fournit armes et vêtements aux troupes de l'empire. Ses épaisses murailles s'étendent le long d'une colline. La large Moselle au cours paisible coule à ses pieds et lui apporte les produits lointains des plus diverses contrées.

MILAN

Rien à Milan qui ne soit merveilleux : tout y abonde, les maisons sont innombrables et ornées, les habitants ingénieux et éloquents, douces les mœurs. Une double muraille fait paraître la ville plus vaste : on y voit, plaisir du peuple, un cirque, et la masse conique d'un théâtre fermé, et les temples et les faîtes du Palais et l'opulente Monnaie, et le quartier célèbre sous le nom de bains d'Hercule, et de nombreux péristyles ornés de statues de marbre, et des remparts entourés de profonds fossés. Tous ces immenses édifices semblent rivaliser et se surpasser en magnificence, et le proche voisinage de Rome ne les écrase pas.

CAPOUE

Je ne tairai point Capoue, sa puissance maritime, son élégance, ses festins, ses richesses et son antique

renommée. Malgré les vicissitudes de la fortune mobile, elle en escomptait les faveurs et n'a pas su garder la mesure; elle était la rivale de Rome, aujourd'hui elle est sa sujette. Tantôt de bonne, tantôt de mauvaise foi, tantôt méprisant, tantôt respectant le Sénat, elle osa espérer les curules pour ses auspices de Campanie et un consul pris parmi ses citoyens afin de pouvoir régner sur la moitié du monde. Bien plus encore elle déclara la guerre à la maîtresse de l'univers, à la mère du Latium, et mit sa confiance en des généraux sans toge. Elle jura fidélité aux armes d'Annibal et, déçue, l'insensée passa avec des airs de souveraine sous le joug de son ennemi. Bientôt, poussés par des vices communs, ils se précipitèrent tous deux à leur ruine, les Carthaginois par leurs déréglements, les Campaniens par leur vanité. Hélas! jamais l'orgueil n'obtint un stable fondement! Et cette ville jadis opulente et puissante, cette autre Rome, qui dans sa grandeur pouvait porter le même cimier qu'elle, est rejetée au huitième rang où elle peut à peine se maintenir.

AQUILÉE

Cette place ne t'appartenait pas; mais un récent mérite s'ajoute aux tiens et je te nommerai neuvième en-

tre les villes illustres, Aquilée, colonie italienne, assise en face des montagnes d'Illyrie, renommée par tes murailles et ton port. Mais ta plus grande gloire est d'avoir été choisie par Maxime en ses derniers jours; c'est chez toi qu'après cinq ans de règne cet ancien valet de soldats vint tardiment payer la dette de ses crimes. Heureuse, toi qui eus la joie d'assister à ce grand triomphe et qui, par la main d'un guerrier Ausonien, châtias ce bandit de Rutupie.

ARLES

Ouvre tes portes, double Arles, aimable hôtesse, Arles, petite Rome des Gaules, voisine de Narbonne et de Vienne qu'ont enrichie les colons des Alpes. Le rapide courant du Rhône te partage de telle sorte que le pont de bateaux forme une place en ton milieu. Ce fleuve t'apporte tous les produits du monde romain ; tu ne les accapares point et tu enrichis les autres peuples et les cités que renferment la Gaule et l'Aquitaine au large sein.

MÉRIDA

Après ces villes je dois te mentionner, illustre Mérida, cité des Ibères, qu'un fleuve côtoye en courant à la mer;

devant toi toute l'Espagne abaisse ses faisceaux. Et ne peuvent lutter avec toi ni Cordoue, ni Tarragone à la puissante citadelle, ni Braga, si fière de puiser sa richesse au sein des flots.

ATHÈNES

Maintenant parlons d'Athènes qui, sur son sol, vit naître ses aïeux, et qui, jadis, fut entre Pallas et Consus le fort du combat. La première, elle vit l'olivier, symbole de paix, étendre ses rameaux ; seule elle posséda la gloire de l'éloquence attique, et d'elle, s'exilant à travers les peuples d'Ionie et d'Achaïe, les colonies grecques se répandirent en cent villes.

CATANE ET SYRACUSE

Qui tairait Catane ? qui la quadruple Syracuse ? l'une qu'illustra la piété de deux frères sur le bûcher, l'autre contenant une fontaine et un fleuve merveilleux qui, se glissant sous les flots salés de la mer Ionienne, réunissent leurs douces ondes en un lieu qui leur est cher et où ces eaux pures de tout mélange confondent leurs baisers.

TOULOUSE

Je n'oublierai jamais Toulouse, ma nourrice; des murailles de brique l'entourent de leur vaste ceinture ; le beau fleuve de la Garonne la côtoye ; des peuples innombrables l'habitent; elle est voisine des neigeuses Pyrénées et des Cévennes couvertes de pins, et située entre les nations d'Aquitaine et celles d'Ibérie. Bien qu'elle ait à présent donné naissance à quatre villes, sa population n'en est pas diminuée ; elle embrasse dans son sein toutes les colonies qu'elle a engendrées.

NARBONNE

Je ne te tairai point non plus, Narbonne ; jadis la province qui, sous ton nom, s'étendait en tous sens sur un immense territoire imposa ses lois à des peuples nombreux. La contrée où les Allobroges pénètrent chez les Séquanes, et celle où les cîmes des Alpes marquent les frontières de l'Italie, et celle où les blanches Pyrénées nous séparent des Ibères, et celle où court le Rhône impétueux, fils du Léman, et celle où les Cévennes enserrent étroitement les champs de l'Aquitaine, jusqu'aux Tectosages qui d'abord se nommaient Volces, tout cela fut Narbonne. La première en Gaule tu por-

tas le nom romain et arboras les faisceaux d'un proconsul latin. Qui rappellera tes portes, et tes montagnes et tes lacs? tes peuples divers, différents de costume et de langage? et cet antique temple en marbre de Paros, si grand que jadis ne l'auraient méprisé ni Tarquin, ni Catulle, ni ce César enfin qui érigea les cîmes dorées du Capitole. Les mers d'Orient et d'Ibérie t'apportent les trésors de ces pays; les flottes des eaux de la Lybie et de la Sicile viennent t'enrichir; et c'est pour toi que dans l'univers entier navigue tout ce qu'en tous sens charrient fleuves et mers.

BORDEAUX

Depuis longtemps, ô ma patrie, je me reproche mon silence impie envers toi; je ne t'ai pas citée la première, toi qu'illustrent tes vins et tes fleuves et tes grands hommes et tes mœurs et l'esprit de tes habitants et la noblesse de ton sénat, comme si te jugeant ville de trop peu d'importance, j'hésitais à t'adresser des éloges immérités. Là n'est point la raison de ma retenue, car je ne demeure ni sur les bords sauvages du Rhin, ni sur l'Hémus glacé comme le septentrion. Je suis né à Bordeaux où le ciel est doux et clément, où la terre toujours arrosée est bonne et féconde, où le printemps est long et l'hiver bref, et les collines

boisées. Son fleuve bouillonne, imitant le reflux des mers. L'enceinte carrée de ses murs dresse si haut ses tours que leurs faîtes traversent les nuées. A l'intérieur de la ville on admire les rues entrecroisées, la belle ordonnance des maisons et des grandes places qui méritent leur nom, puis les portes qui s'ouvrent droit au bout des avenues, et enfin, partageant la ville, le lit d'un fleuve alimenté par des sources : lorsque l'Océan, père des eaux, l'emplit de son reflux agité on voit s'avancer toute la mer avec ses flottes. Parlerai-je de cette fontaine couverte de marbre de Paros qui bouillonne comme l'Euripe ? Qu'elle est sombre et profonde ! comme s'enflent ses vagues ! avec quel élan par ses douze embouchures se précipite son cours contenu dans la margelle où pour ses mille besoins le peuple puise sans jamais la tarir ! Tu aurais souhaité rencontrer pour tes campements cette fontaine, roi des Mèdes, lorsque, desséchés, les fleuves te manquèrent, et promener ses eaux par les villes étrangères, toi qui, partout où tu allais, avais habitude d'emporter de l'eau du seul Choaspès.

Salut, fontaine à la source inconnue, sainte, bienfaisante, éternelle, cristalline, glauque, profonde, murmurante, limpide, ombragée. Salut, génie de la ville dont chaque gorgée est un remède, fontaine appelée

Divone dans la langue des Celtes et mise au rang des Divinités. L'Aponus ne donne pas une boisson meilleure, le Némausus n'est pas plus transparent et plus pur, ni plus abondant le Timave aux ondes marines.

Ce dernier chant clora le cercle des villes célèbres. Que la glorieuse Rome soit à une extrémité, qu'à l'autre Bordeaux prenne place. Quelle des deux l'emporte? on ne sait. Bordeaux est ma patrie, mais Rome passe avant toutes les patries. Bordeaux a mon amour, Rome ma vénération; de l'une je suis citoyen; dans toutes deux je suis consul; ici est mon berceau, là ma chaise curule.

NOTE

Ainsi que dans les autres pièces, les noms propres ont été traduits en leur équivalent français, chaque fois qu'il n'y avait pas incertitude ou sujet de confusion.

Le jeu des sept sages

Les sept hommes à qui les siècles passés donnèrent le titre de Sages, titre dont les âges suivants ne les ont point dépouillés se produisent aujourd'hui en pallium à l'orchestre. Pourquoi rougir, Romain revêtu de la toge, de voir entrer en scène tant de personnages illustres ? C'est une honte pour nous, mais non pour les Athéniens à qui le théâtre tient lieu de Curie. Certains emplacements nous ont été désignés pour traiter nos affaires : le Champ de Mars pour les comices, la Curie pour le sénat, le Forum et les Rostres pour les différents des citoyens. Il n'y a qu'un endroit à Athènes et dans toute la Grèce où l'on délibère des affaires publiques, et cet endroit le luxe l'établit très tard dans notre ville. Jadis l'édile autorisait un théâtre de planches construit en hâte et sans soubassement de pierre : ainsi firent Murena et Gallius. Je raconte des faits notoires. Par la suite, nos gouvernants, ne regardant pas à la dépense, pensèrent immortaliser leur nom en faisant élever une fois pour toutes un monument reposant

sur des fondations de pierre, monument où l'on pourrait donner des jeux en toutes saisons. Alors se multiplia cette foule de théâtres, rivalisant de magnificence : Pompée fit présent de l'un, Balbus d'un autre, César Octavianus d'un autre encore. Mais, que vais-je vous narrer? Je ne suis pas ici pour vous apprendre qui fonda le théâtre, qui le Forum, qui chaque mur de vos remparts, mais bien pour annoncer ces personnages vénérables et chéris des Dieux, et vous expliquer ce qu'ils ont l'intention de faire. Ils vont, à leur habitude, prononcer les sentences que chacun découvrit dans sa perspicacité. A coup sûr vous les connaissez; mais, si votre mémoire cloche sur ces vieilleries, l'acteur va venir vous mettre au courant, car moi je ne les possède guère.

UN ACTEUR

L'Athénien Solon écrivit, dit-on, à Delphes : Γνῶθι σεαυτόν, ce qui signifie en latin : Connais-toi toi-même. Beaucoup attribuent cette maxime à Chilon de Lacédémone. On ne sait, spartiate Chilon, si c'est toi ou non qui répandis celle-ci : Ὄρα τέλος μακροῦ βίου, qui nous recommande d'envisager la fin de notre longue vie. La plupart prétendent qu'elle fut adressée à Crésus par Solon. On prétend que Pittacus de Lesbos

a dit : Γιγνωσκε χαιρὸν, Connais le temps, mais ce καιρὸς signifie le temps opportun. Bias de Priène a dit : Οἱ πλεῖστοι κακοι, c'est-à-dire en latin : Il y a beaucoup de méchants ; sachez que ce sont les imbéciles qu'il entend par méchants. Μελέτη τὸ πᾶν est de Périandre de Corinthe : il est d'avis que méditer est tout. Ἄριστον μέτρον, dit Cléobule de Linde ; en d'autres termes : En toutes choses rien ne vaut la mesure. Thalès a proféré : Ἐγγύα, πάρεστι δ'ἄτη ; il nous défend de nous porter caution, rien n'étant plus dangereux. Nous vous donnons là un conseil qui ne plaira guère aux débiteurs. J'ai dit ; je me retire. Voici venir le législateur Solon.

SOLON

A la mode grecque, je m'avance en scène, moi Solon, celui des sept Sages à qui l'opinion donna la palme ; mais l'opinion n'est pas un juge sévère, et je ne me crois ni supérieur ni inférieur aux autres : l'égalité répugne à ces distinctions. Jadis, à un sot qui lui demandait quel était le premier d'entre les Sages, le Dieu de Delphes ordonna de graver leurs noms à la surface d'une boule ; ainsi nul ne pouvait être le premier ni le dernier. Moi, Solon, je me détache du milieu de leur cercle, car il faut que chacun le sache :

ces mots que je passe pour avoir dits au roi Crésus, les hommes de toutes catégories peuvent se les appliquer. Le Grec est concis : Ὅρα τέλος μακροῦ βίου. C'est bien plus long à exprimer en latin : Je vous engage tous à considérer le terme de la vie. Evitez donc de dire des uns qu'ils sont malheureux, des autres qu'ils sont bienheureux, car leur état est toujours incertain. J'avance une vérité et si j'en suis capable je le démontrerai brièvement.

Roi ou tyran de la Lydie, Crésus était un de ces heureux ; follement riche, il consacrait aux dieux des temples d'or massif. Il me manda chez lui. J'obéis à son invitation ; j'accours pensant qu'après ma visite les Lydiens auraient un roi meilleur. Il me prie de lui nommer un homme fortuné si j'en connais un. Je lui cite Télanès, citoyen honorable qui avait perdu la vie en combattant pour sa patrie. Il n'en fait point de cas et me demande un autre nom. Je lui trouve Aglaüs qui n'avait jamais franchi les limites de son petit domaine. Mais il se met à rire : « Et moi, à quel rang me mets-tu, moi qui suis, prétend-on, le seul heureux de ce monde ? » Je lui réponds qu'il faut, pour se prononcer, attendre qu'il ait atteint le terme de ses jours : alors on pourra juger, si le bonheur est constant. Crésus prend mal ce propos, et moi je quitte ce

roi. Lui déclare la guerre aux Perses. Il part, il est vaincu, enchaîné et livré à Cyrus..... La captivité, c'était sa mort (1).....

La flamme l'enveloppait de toutes parts et dans l'air se déroulaient les tourbillons d'une fumée brûlante. Alors, à haute voix, mais trop tard : « O véridique prophète, dit-il, ô Solon, Solon ! » A grands cris trois fois il nomme Solon. Cyrus, ému par ces appels, fait éteindre le cercle de feu et détruire l'ardent bûcher. Et, à point nommé, des nues s'abat une averse qui étouffe la flamme.

Crésus est aussitôt conduit au prince par une troupe de gardes d'élite, et comme celui-ci l'interrogeait sur celui qu'il appelait Solon et lui demandait pourquoi il avait prononcé son nom, il raconta l'histoire par le menu. Cyrus s'apitoye, et considérant la puissance du sort il loue Solon ; il prend Crésus pour ami, il lui fait mettre aux pieds des entraves dorées et veut qu'il passe en sa compagnie le reste de sa vie. Ainsi deux rois ont témoigné à ma louange, et tous deux m'ont approuvé. Que chacun se tienne pour dit ce qui fut d'abord dit pour un seul. Pour moi j'en ai fini avec ce qui m'amenait ici. Voici Chilon qui vient. Portez-vous bien et applaudissez.

CHILON

J'ai mal aux reins de rester assis et aux yeux de regarder en attendant que Solon se retire. Ouf! qu'il faut du temps aux Athéniens pour ne pas dire grand chose! Trois cents vers pour une sentence! enfin il a fini, il m'a vu et il est parti. Moi qui m'avance je suis le Spartiate Chilon. Je suis laconique, les Laconiens sont ainsi. Je vous recommande notre Γνῶθι σεαυτόν: Connais-toi toi-même; on peut encore le lire sur une colonne du temple de Delphes. C'est une tâche difficile, mais portant d'excellents fruits, que de savoir distinguer ce qui est de notre compétence, et que d'examiner nuit et jour et de point en point nos projets et nos actes. Pureté, honneur, constance, cela résume tous les devoirs; n'oublions pas aussi le souci de la gloire dont nous autres Sages faisons fi. J'ai dit. Bonne santé; rappelez-vous mes paroles. Je ne me soucie pas de vos applaudissements.

CLÉOBULE

Je suis Cléobule, citoyen d'une petite ville, mais inventeur d'une grande maxime qui fait ma réputation, cet Ἄριστον μέτρον qu'on m'attribue. Traduis-la moi, toi qui es assis tout près de l'orchestre sur un des

quatorze premiers gradins ; Ἄριστον μέτρον n'est-ce pas : Rien ne vaut la mesure ? Dis-moi ? Tu opines du bonnet. Merci. Je poursuis mon discours. Votre poète africain (2) n'a-t-il pas dit lui-même : rien de trop, et un des nôtres : Μηδὲν ἄγαν. Ces deux maximes, l'italienne et la dorienne, se rapportent à la mienne. Dans la parole, dans le silence, dans le sommeil, dans la veille, il faut de la mesure. Tout ce qui dans notre vie est bienfait, reconnaissance, rigueur, étude, travail, exige ce juste milïeu. J'ai dit. Je m'en vais pour garder la mesure. Thalès arrive.

THALÈS

Je suis Thalès de Milet ; comme le poëte Pindare j'ai dit que l'eau était le principe de toutes choses créées . . . . (3) . . . . . .

C'est à moi que des pêcheurs offrirent le trépied qu'ils avaient retiré de la mer. Comme le Dieu de Délos avait envoyé ce présent à un sage, ils m'avaient choisi pour lui obéir. Mais je refusai de le garder et le leur rendis pour qu'ils allassent le porter à d'autres qui, croyais-je, en étaient plus dignes. Le trépied fut donc offert au sept Sages tour à tour ; tous le refusèrent, et il me fut rapporté. Je le pris et le consacrai à

Apollon. Car si Phébus avait exigé qu'on élut un sage, il convient de croire que c'était plutôt un Dieu qu'un homme. Donc je suis ce Thalès. Mais je ne suis pas venu sans raison sur la scène ; comme les deux qui m'ont précédé, je viens me faire avocat de ma sentence. Elle sera mal vue, non cependant par les hommes prudents que les leçons de l'expérience rendirent avisés. J'ai dit : Ἐγγύα, πάρεστι δ' ἄτη, c'est-à-dire en latin : Cautionne, tu t'en trouveras mal. Je pourrais citer mille exemples de cautions et de répondants dont les regrets furent manifestes. Mais je ne veux prendre personne à parti. Que chacun y songe et examine à part soi à combien de gens s'être porté caution causa du détriment et donna du souci. Pourtant s'il vous plaît aux uns et aux autres de rendre ce service, continuez. Donc, que les uns applaudissent et que les autres sifflent s'ils se trouvent offensés.

BIAS

Moi, Bias de Prième, j'ai dit : Οἱ πλεῖστοι κακοι, ce qui, je suppose, signifie en latin : La majorité se compose de méchants. Je voudrais ne l'avoir point dit : *la vérité engendre la haine*. Mais par méchants j'ai voulu nommer ces hommes ignorants et grossiers

qui ne se soucient ni de la loi, ni de l'équité, ni des saints usages. Or, dans ce peuple rangé en cercle autour du théâtre, il n'y a que de braves gens ; ce n'est qu'à l'étranger qu'on trouve ces coquins qu'à m'entendre vous pourriez chercher parmi vous. Du reste qui donc, qu'il soit vraiment honnête ou cherche à passer pour tel, se jugerait assez mal pour ne point se compter au nombre des honnêtes gens. Déjà vous voyez fuir de lui-même ce fâcheux nom de coquins. Je me retire. Portez-vous bien et applaudissez tous, braves gens !

PITTACUS

Je suis le Lesbien Pittacus, né à Mytilène ; j'ai prononcé la sentence Γίγνωσκε καιρὸν ; ce καιρὸς veut dire : Il faut connaître le temps, et par καιρὸς j'entends le temps opportun. Ainsi le dicton romain : Arrive à temps. Votre comique Térence a dit aussi que l'à-propos est la première des choses. Quand l'esclave Dromion vient voir Antiphila, elle n'est point empêchée de le recevoir ; il a choisi le bon moment. Il est temps que je m'en aille si je ne veux pas vous ennuyer. Applaudissez.

PÉRIANDRE

Moi, Périandre d'Ephyra, j'entre en scène. J'ai dit : Μελέτη τὸ πᾶν, Réfléchis avant d'agir, tout est là ; et je vais prouver mon dire. Car celui-là vient à bout de ses affaires qui en a d'abord envisagé toutes les difficultés. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, examinons les chances favorables ou contraires, nous recommande le comique Térence. Veut-on prendre ses quartiers, engager le combat ou mettre bas les armes, accomplir de grandes choses ou de médiocres ou même d'infimes ? Dans tous les cas il importe de réfléchir. Car on est sans courage au début d'une entreprise quand on n'a pas médité sur son exécution. Rien ne demande plus de soin que la réflexion préalable ; d'ailleurs les étourdis obéissent au hasard et non à la raison. Mais je rentre dans le rang. Applaudissez, et sachez méditer si vous voulez mener à bien les intérêts publics.

NOTES

Le *Jeu des sept sages* est avec une autre pièce, le *Querolus*, tout ce que nous possédons du théâtre des quatre premiers siècles.

(1) Des vers manquent.

(2) Térence.

(3) Des vers manquent.

Quatrain sur les mois

JANVIER

(Le mois de janvier est représenté sous l'aspect d'un consul revêtu de la toge ; de la main gauche il tient une feuille de trèfle, et de la main droite il jette de l'encens sur le feu d'un autel).

A Janus est consacré ce mois. Regarde, comme l'encens brûle sur les autels, comme les Lares reçoivent un pieux encens. C'est le commencement des ans et du siècle, c'est le temps où naissent les honneurs de ces magistrats que la pourpre compte dans ses Fastes.

FÉVRIER

(Une femme, vêtue d'une tunique relevée par une ceinture, tient dans ses mains un canard. Cet oiseau, et aussi une urne débordante, sont le symbole d'un mois pluvieux).

Mais ce mois qui porte une robe bleue serrée par

une ceinture, qui tient joyeusement dans ses mains l'oiseau des marais, et qu'une ingénieuse Iris enveloppe d'une pluie jaillissante, est le mois où Rome célèbre les rites expiatoires.

MARS

(Mars est figuré par un homme couvert d'une peau de loup que fixe une ceinture ; de sa main gauche il retient un jeune bouc bondissant, de la droite il désigne une hirondelle ; à ses pieds sont deux vases pleins de lait).

On reconnaît sans peine ce mois ceint de la peau d'un loup. Mars lui a donné son nom et ses dépouilles. Le bouc pétulant et l'hirondelle gazouillante, et les vases de lait, et l'herbe verdoyante, sont le signe du printemps.

AVRIL

(Devant une statue de Vénus, qu'abrite un bosquet de myrtes, un homme danse. Il représente avril. Un cierge brûle aux pieds de la déesse).

Avril honore Vénus couverte de myrte. Il voit luire ce flambeau des campagnes qui embellit la bienfai-

sante Cérès. A droite, un cierge répand sa fumée odorante. Et les parfums qu'exhale la déesse de Paphos ne manquent point.

MAI

(Mai, vêtu d'une robe de lin, tient de la main gauche une corbeille pleine de fleurs ; de l'autre main, il porte une fleur à ses narines).

Toutes les richesses du printemps et la moisson des roses éclatantes comme des pierres précieuses sont l'apanage de mai vêtu de lin. Ce mois tient son nom de Maïa, fille d'Atlas. Uranie le chérit à bon droit.

JUIN

(Juin, nu, porte de sa main gauche une torche ; de la droite il désigne un cadran solaire. A ses pieds sont des lys ; mais les fleurs en ont déjà jonché la terre).

Puis Juin, les membres nus, regarde les heures que marque le soleil, et nous montre Phébus qui change de chemin. Les moissons de Cérès sont mûres, nous dit la torche, et brèves les fleurs, disent les lys épars.

JUILLET

(Juillet, les cheveux couronnés d'épis, tient de la main gauche une corbeille chargée de raisins ou de mûres).

Voici Juillet, montrant ses membres hâlés et ses blonds cheveux enguirlandés d'épis. Le mûrier chargé offre ses grappes sanglantes, le mûrier qui verdit joyeux sous le signe favorable du Cancer.

AOUT

(Un homme nu, les cheveux épars, représente août. Il tient sous son menton une coupe pleine d'eau où il va, semble-t-il, tremper les lèvres).

Vers l'eau de la source et cette coupe au clair cristal, vois comme pour boire, dévoré par l'ardeur du soleil, il tend sa bouche. Il porte le nom éternel des empereurs, ce mois où, dit-on, Latone enfanta Hécate.

SEPTEMBRE

(De sa main droite, septembre tient un lézard suspendu à un fil. A ses pieds, on voit deux cuves destinées à la vendange).

Septembre cueille les grappes gonflées et les raisins de diverses couleurs ; en ce mois tombent les fruits mûrs. Il rit ; il a attaché un lézard au bout d'un fil et il s'amuse des bonds de la bête suspendue à sa main.

OCTOBRE

(Octobre porte un lièvre de la main droite. Sur sa tête est une branche où s'est perché un oiseau. Devant lui, un plat couvert de fruits).

Octobre te donne la chasse du lièvre et le fruit avec la branche ; il te donne l'oiseau gras des campagnes. Déjà on voit fumer les cuves de Bacchus et bouillonner le moût : voici un vase où fermente le vin nouveau.

NOVEMBRE

(Novembre est ainsi représenté : un homme chauve, vêtu d'un léger vêtement, porte un plat rond sur lequel un serpent est enroulé ; il tient de sa main droite un cistre. On voit encore une oie qui regarde ce prêtre d'Isis).

Ensuite, celui-ci, le corps couvert d'une robe de fine toile, adore la déesse et les mystères de l'antique

Memphis. De son cistre il contient à grand peine les élans d'une oie avide, ton habitante, Memphis, et la victime de tes sacrifices.

DÉCEMBRE

(Décembre habillé d'une courte tunique, haut relevée par une ceinture, porte un flambeau. Devant lui sont, sur une table, des dés).

Voici l'hiver qui nourrit le grain semé dans les sillons. Jupiter inonde la terre de pluie. Maintenant, Décembre ramène avec lui les fêtes saturnales en l'honneur de l'âge d'or; maintenant, esclave, tu peux jouer avec ton maître.

NOTE

Pour leur symbolisme poétique, j'ai traduit ces quatrains qui font partie d'un médiocre recueil d'extraits, *Eclogarium*. Ils avaient été composés pour être inscrits sous les images des douze mois ; mais pour suppléer à l'absence de ces images et rendre les quatrains plus compréhensibles les commentateurs les ont fait précéder de sommaires explicatifs.

Idylles

EPICÈDE DE SON PÈRE JULIUS AUSONIUS

Mon nom est Ausone (1), je n'étais point le dernier dans l'art médical, et si tu connais mon époque j'étais le premier. J'ai eu pour patrie et pour demeure deux villes voisines ; je naquis à Bazas, mais j'habitai Bordeaux. Je fis partie de deux curies et de deux sénats, j'y participai de nom sans en supporter les charges. Ni opulent, ni indigent, je fus économe sans être sordide. Ma nourriture, ma mise, mes mœurs furent toujours les mêmes. Je parlais difficilement le latin, mais la langue grecque me fournissait pour m'exprimer d'élégantes paroles. J'ai offert à tous ceux qui en avaient besoin le secours gratuit de mon art, et j'ai rempli mon devoir avec pitié. Je me suis appliqué à répondre à l'opinion des honnêtes gens ; jamais, moi me jugeant, je n'ai été satisfait de moi-même. Les divers services que souvent j'eus à rendre, je les répartis suivant les personnes, les mérites ou le moment. Je me suis abstenu des procès ; je n'ai ni augmenté ni diminué mon avoir. Par ma délation ou par mon témoignage nul n'a été perdu.

Je n'ai envié personne : j'ai fui le désir et l'ambition. Jurer ou mentir étaient égaux à mes yeux. Factieux ni conjurés ne m'ont compté parmi les leurs. J'ai cultivé mes amitiés avec une foi sincère. J'ai compris que l'homme heureux n'est pas celui qui a ce qu'il veut, mais celui qui ne souhaite pas ce que le sort ne lui accorda point. Ni imposteur, ni bavard, je ne regardais que devant moi, et je n'ai pas cherché à découvrir ce qu'une porte ou un voile me cachait. Je n'ai point imaginé d'infamie qui put déchirer la vie des hommes de bien ; et, si j'en ai connu de véritables, je me suis tu. J'ai tenu loin de moi la colère, loin de moi le vain espoir, loin de moi l'inquiet souci, et les fausses joies des biens terrestres loin de moi. J'ai évité les foules, et j'ai fui le tumulte et les toujours mensongères amitiés des grands. J'ai pensé qu'il n'est jamais à notre louange de n'avoir point failli et j'ai préféré agir plutôt selon les bonnes mœurs que selon les lois. Prompt à la colère, je me suis empressé d'en réprimer les mouvements : et je me suis puni de mes caprices. Je ne me suis marié qu'une seule fois ; cette union dura neuf lustres sans atteinte et sans désaccord : nous avons eu quatre enfants. Ma première fille mourut à la mamelle, et celui qui naquit le dernier périt dans sa tendre puberté au sortir de l'enfance. L'aîné (2) par-

vint au plus haut faîte des honneurs ; il fut préfet des Gaules, de Lybie, du Latium ; le calme, la bonté la sérénité se montraient dans ses regards, sa voix et son visage ; il eût pour son père les pensées et les sentiments d'un père. J'ai vu proconsuls son fils et son gendre ; j'eus le ferme espoir qu'il serait lui-même consul. Ma fille eut la gloire d'être mère ; elle mérita de belles louanges comme épouse et comme veuve, et elle vit son fils, son gendre et le mari de sa petite fille, illustrer tous en même temps leurs maisons par leurs nombreuses dignités. Moi, sans rechercher et sans refuser les honneurs, je fus nommé préfet de la grande Illyrie. Cette généreuse faveur de la fortune m'engagea, après avoir rendu grâces à la Divinité, à demander la fin de ma vie, de crainte que quelque jour le destin ne déchirât la trame intacte de cette heureuse existence. Je l'obtins ; et mes prières furent entendues. Je me suis endormi d'un paisible et dernier sommeil, laissant à d'autres espoirs, vœux, craintes. Au milieu de mes amis affligés, je mourus sans regrets après avoir réglé les dispositions de mes funérailles. J'ai accompli quatre-vingt-dix années sans bâton, avec l'usage de tous mes membres et toutes mes facultés intactes. Toi qui liras ceci, tu ne refuseras pas de dire : Telle fut ta vie, qu'elle me fait envie.

LA PETITE VILLA D'AUSONE

Salut, petit héritage, royaume de mes ancêtres que mon bisaïeul, mon aïeul et mon père cultivèrent et que celui-ci déjà vieux me laissa par une mort prématurée. Hélas ! je n'aurais pas voulu jouir si tôt de toi. Certes, il est dans l'ordre naturel de succéder à son père ; mais être maître avec lui serait ordre plus doux à la piété filiale. Maintenant j'ai labeur et souci ; auparavant je n'avais que plaisir, le reste incombait à mon père. Mon héritage est petit, je l'avoue ; mais rien ne semble petit à qui vit en paix avec soi-même, et, ajoutons-le, en paix avec autrui. Il vaut mieux, je suppose, que l'objet dépende de l'esprit que l'esprit de l'objet. Crésus ambitionne tout, Diogène rien ; Aristippe sème son or au milieu des Syrtes ; la Lydie entière n'a pas assez d'or pour Midas. Qui ne borne ses désirs, ne sait point borner son avoir. Il n'est de mesure à la richesse que celle qu'on impose à sa cupidité. Sache enfin combien grande est ma terre ; cela t'apprendra à me connaître, et aussi, si tu le peux, à te connaître toi-même ; car

c'est chose difficile, et le γνῶθι σεαυτὸν que nous lisons si vite, bien vite nous l'oublions. J'ai deux cents arpents de terre labourable, cent de vignobles, cinquante de prés, et en bois plus du double qu'en prés, vignes et labour. Je n'ai ni trop ni trop peu d'ouvriers. Tout près est une source, un petit puits, et enfin un fleuve pur et naviguable dont le flux et le reflux m'amène et me ramène. Je mets toujours en réserve des récoltes pour deux ans : celui qui ne fait pas de longues provisions sent bientôt la famine. Ma terre est située ni trop loin, ni trop près de la ville ; la foule ne m'importune pas et je goûte mon bonheur. Et dès que l'ennui me force à changer de place, je pars et je jouis tour à tour de la ville et de la campagne.

L'AMOUR CRUCIFIÉ

Dans ces plaines de l'air (3) que la Muse de Virgile a chantées, où un bois de myrtes ombrage les amants en peine, les Héroïnes promenaient leur folie. Chacune portait la marque de la mort qu'elle avait jadis subie. Elles erraient dans une immense forêt, sous une faible lumière, à travers les tiges des roseaux et les lourds pavots, le long de lacs silencieux sans cascade et de ruisseaux sans murmures. Sur ces rivages, sous cette lumière brumeuse, se flétrissent ces fleurs autrefois pleurées sous des noms de rois et d'enfants : Narcisse épris de soi-même, et Hyacinthe fils d'Œbale, et Crocus aux cheveux d'or, et Adonis teint de pourpre, et Æas de Salamine marqué par le cri de sa douleur. Cette triste vue excite chez les Héroïnes, même après la mort, le souvenir douloureux des larmes et des amours lamentables, et leur rappelle les jours passés. Sémélé, trompée pendant sa grossesse, pleure son enfantement hâté par la foudre et, déchirant dans le vide un berceau enflammé, elle avive le feu inactif d'une

foudre imaginaire. Cénis, jadis si joyeuse de son sexe viril, se plaint de cet inutile don, et gémit, revenue à sa forme première. Procris étanche encore sa blessure; elle chérit toujours la main sanglante de Céphale son meurtrier. La jeune fille qui se précipita de la tour de Sestos élève sa fumeuse lampe d'argile, et la mâle Sappho que tueront les traits du Lesbien menace de sauter du haut du Leucade nuageux. La triste Eriphyle refuse les parures d'Harmonia, Eriphyle malheureuse mère, épouse non moins malheureuse. Toute la fable de Minos et de la Crète est peinte dans les airs et se déroule sous une apparence légère. Pasiphaë suit les traces d'un taureau blanc, Ariane abandonnée porte un écheveau dans sa main, Phèdre désespérée contemple ses tablettes dédaignées. L'une tient un lacet, l'autre le simulacre d'une couronne, l'autre rougit de s'être enfermée dans les flancs de la génisse de Dédale. Laodamie regrette les joies perdues de ces deux nuits qu'elle eût, l'une son mari vivant, l'autre son mari mort. Ailleurs sont, horribles à voir, l'œil menaçant, armées de glaives, Thisbé et Canacé et la Sidonienne Elissa. L'une porte le glaive de son époux, l'autre de son père, l'autre de son hôte. La lune elle-même est errante, comme autrefois sur les rochers de Latmos quand elle aimait à posséder Endymion endormi; elle

a son flambeau, son diadème étoilé et son croissant. Cent autres, rouvrant les blessures de leurs anciennes amours, attisent leurs tourments par de douces et tristes plaintes.

Soudain, l'Amour vient étourdiment dissiper avec ses ailes bruyantes les épaisses ténèbres qui les entourent. Toutes ont reconnu l'enfant ; un souvenir les traverse et leur rappelle qu'il est l'auteur commun de leurs maux. Malgré l'humide brouillard qui ternit l'éclat de son baudrier scintillant aux ornements dorés, son carquois et les feux de son flambeau, elles le reconnaissent et dirigent contre lui leur impuissante vigueur ; l'ennemi est seul dans un royaume qui n'est pas le sien et, tandis qu'il traîne son vol pesant sous la nuit épaisse, elles le pressent et forment une nuée autour de lui. Il tremble et cherche vainement à fuir ; elles l'entraînent au milieu de leur assemblée. On choisit dans la triste forêt un myrte célèbre, arbre redouté où l'on châtie les dieux : un jour Proserpine y avait crucifié Adonis qui, fidèle à Vénus la dédaignait. Au sommet de cet arbre, l'Amour est suspendu. Il a les mains liées derrière le dos, les pieds enchaînés ; il gémit. Elles ne le ménagent pas dans son supplice ; l'Amour est accusé sans crime et condamné sans jugement. Chacune veut s'absoudre et le charge de ses

propres fautes. Toutes l'accablent de reproches et apprêtent les instruments qui causèrent leur mort. Ce sont des armes pour elles et ce leur est une douce vengeance d'appliquer à l'Amour les tourments qu'elles endurèrent. Celle-ci tient un lacet, celle-là brandit l'apparence d'une épée, une autre désigne des fleuves profonds, une roche escarpée, l'horreur d'une mer démontée, un océan sans flots. Quelques-unes agitent des flammes et menacent l'Amour tremblant de leurs torches qui crépitent sans brûler. Myrrha déchire ses flancs gonflés d'abondantes larmes et, de son écorce qui pleure, l'ambre brillant jaillit sur l'enfant effrayé. Certaines, sous apparence de pardon, veulent seulement se jouer de lui ; elles le piquent avec des aiguilles effilées, et sous la piqûre coule ce tendre sang d'où naquit la rose, ou bien elles approchent de son duvet les flammes libertines d'une lampe. Enfin sa mère elle-même, la bonne Vénus, coupable autant que lui, s'avance d'un pas tranquille au milieu de ce violent tumulte. Elle ne se hâte point de porter secours à son fils assailli ; elle redouble encore sa terreur et avec d'amers aiguillons elle excite ces femmes qui semblent des Furies ; aux crimes de son fils elle ajoute son propre déshonneur : il est coupable si son époux a dans un filet invisible surpris Mars, si l'on rit de l'aspect du

sexe honteux de Priape fils de l'Hellespont, si Eryx est cruel, si Hermaphrodite est la moitié d'un homme. Et ce n'est point assez de ces paroles ; d'une guirlande de roses Vénus aux cheveux d'or frappe l'enfant qui pleure et qui redoute davantage. Sous les coups redoublés de ce faisceau de roses une pourpre rosée perle du corps battu ; ces roses déjà colorées se revêtent d'un rouge encore plus éclatant. Enfin s'apaisent ces horribles sévices et, la vengeance ayant paru plus grande que le crime, Vénus va se rendre coupable. Les Héroïnes intercèdent et préfèrent attribuer leur trépas à la cruauté du Destin. Alors la tendre mère leur rend grâces d'avoir laissé fléchir leur douleur et remis à l'enfant le pardon de ses fautes.

De tels fantômes agitent la nuit notre repos et nous font trembler d'une vaine terreur. Après avoir souffert toute cette longue nuit, Cupidon prend la fuite et, les brouillards du songe s'étant dissipés, il s'envole vers les régions suprêmes et s'échappe par la porte d'ivoire.

BISSULA

AUSONE A SON PAULUS, SALUT

Tu l'emportes enfin ; les mystères de ma muse que l'obscurité voilait, tu les violes, quoique, très cher Paulus, tu ne sois pas un profane. Non, je ne te range pas dans ce vulgaire dont Horace empêche les approches ; cependant à chacun son culte ; le culte de Cérès est différent de celui de Bacchus bien qu'ils aient les mêmes adorateurs. Je m'étais diverti à composer sur ma jeune esclave ces poèmes informes, ébauchés pour me distraire à chanter au logis, et ils reposaient dans un paisible mystère, quand tu m'as obligé à les tirer de l'ombre et à les mettre au jour. Sans doute désirais-tu les dépouilles de ma modestie, ou bien as-tu voulu affirmer contre mon gré la force de ton pouvoir sur moi. En vérité tu as surpassé en obstination Alexandre de Macédoine qui, ne pouvant délier les courroies du char fatal, les coupa et entra un jour prohibé dans l'antre de la Pythie. Use donc de ces vers comme

tiens, avec le même droit mais avec moins de confiance, car les tiens n'ont rien à craindre du public et moi je rougis de ceux-ci (4).

Tu l'as voulu, Paulus, voici tous mes vers sur Bissula ; je m'amusai à les composer à la louange de la jeune vierge Suève, plutôt pour occuper mes loisirs que pour chercher à m'illustrer. Toi, quémandeur ennuyeux, lis ces chants ennuyeux. Il te faut avaler la pilule que tu as préparée. Un vieux proverbe dit : Que le forgeron s'attache les entraves qu'il a forgées.

AU LECTEUR

Toi qui vas lire ce petit écrit d'une muse négligée, dépose ta sévérité. Tu fronceras le sourcil pour des poèmes sérieux ; nous, nous suivons Thymélé (5). Dans cette ébauche on a chanté Bissula et non l'Erasinus (6). Je t'avertis : vide d'abord ton verre. Je n'écris pas pour ceux qui sont à jeun. Qui me lira après boire sera sage. Mais plus sage encore qui dormira et pensera rêver.

LA BISSULA D'AUSONE, SON PAYS ; ET COMMENT ELLE TOMBA AU POUVOIR DE SON MAITRE

Bissula est née au-delà des froides rives du Rhin où sont sa patrie et sa famille ; Bissula connaît la source

du Danube. Prise à main armée, une main l'affranchit; elle régna sur le bonheur de celui dont elle avait été le butin. Privée de mère et de nourrice, elle n'a pas connu l'autorité d'une maîtresse... Elle n'a pas subi l'opprobre de son destin et de sa patrie ; elle fut libre aussitôt sans avoir subi l'esclavage. Les bienfaits de l'éducation latine l'ont changée, mais lui ont laissé ses grâces germaniques, ses yeux bleus et ses blonds cheveux. Son langage et sa beauté rendent douteuse l'origine de la jeune fille ; sa beauté dit sa naissance aux bords du Rhin ; à l'entendre parler on la croirait romaine.

SUR LA MÊME BISSULA

Délices, douceur, plaisir, amour, volupté, tu es barbare, mais tu l'emportes, petite esclave, sur les fillettes du Latium. Bissula, tel est le nom rustique de la jeune enfant; il est un peu rude à ceux qui n'y sont point accoutumés, mais plein de charmes pour son maître.

A UN PEINTRE SUR LE PORTRAIT DE BISSULA

Ni cire, ni couleur ne sauraient reproduire l'image de Bissula ; son charme naturel ne s'accommode point des habiletés de l'art. Vermillon et céruse, peignez d'autres jeunes filles ; la main est impuissante à rendre

la délicatesse de ce visage. Œuvre donc, peintre ! mêle et fonds ensemble lys et roses rouges, et le reflet aérien que tu en tireras sera la teinte de ses joues.

A UN PEINTRE. COMMENT PEINDRE BISSULA

Si tu veux, ô peintre, représenter ma jeune esclave, que ton art, rivalisant avec les abeilles de l'Attique, sache les imiter.

PRIÈRE D'AUSONE CONSUL DÉSIGNÉ EN RECEVANT LES FAISCEAUX LA VEILLE DES CALENDES DE JANVIER

Viens Janus, viens nouvel an, viens soleil renouvelé, tu verras la curule latine du consul Ausone. Mais que pourrais-tu admirer après la majesté impériale alors que Rome, que la demeure de Quirinus, que le Sénat à la toge prétexte éclatante de pourpre commencent avec l'année nouvelle à compter dans les Fastes éternels (7) ? An, qui commences sous d'heureux auspices, donne au printemps salubre les souffles les plus doux des vents ; donne la rosée au solstice du Cancer, un frais Borée aux heures de septembre. Qu'un léger froid morde les bruines de l'automne et que peu à peu l'été se retire. Que le Notus arrose les semailles ; que l'hiver soit couvert de neige jusqu'au retour de Mars père de l'ancienne année. Que mai exhale le parfum des fleurs, sa nouvelle parure. Que juillet cuise les moissons et soumette la mer aux Eurus. Que de ses feux Sirius

n'augmente pas l'ardeur du Lion. Que Pomone aux mille couleurs varie les saveurs de ses fruits. Que l'automne amollisse ce qu'a mûri l'été, et que l'hiver, saison des festins, jouisse des biens dont il fut doté. Que le monde vive en paix et que les astres malfaisants soient sans influence. Que nulle étoile, ô Mars, ne heurte tes pénates; que nulle ne te soit contraire, ni la Cynthienne, ni le rapide Arcas tout proche de la terre. Et toi, lointain Saturne, achevant ton circuit, poursuis à distance de Mars ton tranquille chemin. Allez ensemble, Jupiter planète bienfaisante et Vesper étoile de Cythérée, et que parfois se tienne à vos côtés Mercure complaisant à ses hôtes.

Viens Janus, viens nouvel an, viens soleil renouvelé. Vainqueur de ses ennemis, des Francs qui avec les Suèves luttent de soumission et demandent à combattre dans les armées latines, des troupes vagabondes des Sarmates alliés aux Huns, et des Gètes qui, unis aux Alains, assaillaient les rives de l'Ister (tout ceci la Victoire aux ailes rapides vient de me l'annoncer), Auguste arrive; il vient rehausser l'éclat de nos dignités et ennoblir de ses faveurs des honneurs qu'il eût souhaité de partager.

Viens, Janus, viens nouvel an, viens soleil renouvelé. Au retour de Janus, ô soleil, accorde-nous cette

grande joie : dans un an César succédera aux faisceaux d'Ausone ; pour la cinquième fois il revêtira la prétexte du magistrat romain. Voici ce qui comble ma gloire (écoute avec une oreille paisible, ô Némésis, ce que je vais dire) : Auguste daigne être consul après moi ; il fait plus, semble-t-il, que m'égaler à lui en voulant que mes faisceaux passent avant les siens.

Viens Janus, viens nouvel an, viens soleil renouvelé. Chasse par leurs douze issues les mois qui vont se suivre. Fais que le soleil dépasse un des tropiques tandis qu'un autre est derrière lui ; ainsi les deux tropiques seront influencés par cet astre et les quatre saisons se succéderont rapidement de trois en trois signes. Précipite les jours d'été, et que l'hiver aux lentes nuits se hâte de nous amener l'année qui nous promet César. Si je puis la voir, alors je serai trois et quatre fois heureux, alors je serai deux fois consul, alors mon front touchera le ciel.

LA MOSELLE

Sous un ciel brumeux j'avais passé la rapide Nahe ; j'avais admiré les nouvelles murailles ajoutées à ce village antique où les Gaulois ont jadis subi une défaite comparable à la défaite des Romains à Cannes et où gisent abandonnés dans la campagne des bataillons sur lesquels nul ne pleure (8). De là, poursuivant seul mon chemin à travers des forêts impraticables, sans voir trace d'habitations, je dépasse Dumnissus au sol aride et toujours altéré, les Tabernes (9) qu'arrose une source éternelle, et les champs délimités naguère aux colons Sarmates, et je vois enfin, sur l'extrême frontière de la Belgique, Neumagen, illustre camp du divin Constantin. L'air est plus pur dans ces campagnes, et Phébus dont l'éclat resplendit sans nuages découvre enfin l'Olympe étincelant. L'œil n'a plus à chercher à travers la voûte des branches entrelacées le ciel masqué par les verts ombrages. Rien désormais n'enlève aux regards le clair rayonnement du soleil et la pureté de la lumière ; l'air est libre et le jour transparent. A

ce moment je revis comme une image de ma patrie, de Bordeaux et de ses champs fertiles ; tout m'évoquait cette chère vision, et les toits de ces villas construites sur le versant des rives, et les collines toutes vertes de vignes et les beaux flots de la Moselle qui coulent à leurs pieds avec un murmure insensible.

Salut, fleuve béni des campagnes, béni des laboureurs ; les Belges te doivent ces remparts que les empereurs jugèrent dignes d'eux (10) ; fleuve au long duquel s'enchaînent des coteaux que parfume Bacchus, fleuve bordé de gazon, fleuve très verdoyant ; tu es navigable comme l'Océan ; tu es entraîné sur une douce pente comme une rivière ; par tes profondeurs transparentes tu es le rival des lacs ; tu frémis comme un ruisseau, et grâce à ton eau potable et si limpide tu l'emportes sur les plus fraîches sources. Tu as à toi seul tous les privilèges de la source, du ruisseau, de la rivière, des lacs et de la mer même dont le double flux offre aux navires une double route. Tes flots paisibles s'écoulent sans redouter les mugissements des vents ou le choc des écueils cachés. Aucun bas-fonds dont le bouillonnement t'oblige à précipiter ton courant ; aucun amas de terre qui s'élevant de ton lit ne s'oppose à ta marche et par la formation d'une île, divisant tes eaux en deux branches, t'enlève l'honneur

mérité du nom de fleuve. Tu offres une double voie, soit qu'au fil du courant les rames rapides frappent tes flots et les agitent, soit que remontant tes rives, attachés sans relâche à la remorque, les mariniers tirent sur leurs épaules les câbles fixés aux embarcations. Combien de fois ne t'étonnas-tu pas de la course rétrograde que les eaux faisaient dans ton lit et ne pensas-tu pas que ton cours naturel s'était ralenti? Les plantes des marais ne bordent point tes rives, et tes flots paresseux ne déposent aucune bourbe immonde sur le rivage ; on peut approcher à pied sec jusqu'à l'endroit où commencent tes ondes.

Allez maintenant ! Semez le sol uni d'incrustations phrygiennes, couvrez de marbre les lambris de vos demeures. Moi, je méprise les splendeurs que procure la richesse et le luxe. J'admire les œuvres de la nature et non cette recherche des prodigues et les excès fous d'une indigence qui s'abandonne joyeusement à sa ruine. Ici, la grève humide est recouverte d'un sable compact qui ne retient point l'empreinte fidèle des pas qui le foulèrent. A travers ta surface polie l'œil plonge dans tes profondeurs transparentes ; tu n'as rien de secret, ô fleuve. De même que l'air bienfaisant étale à ciel ouvert sa pure lumière à tous les yeux, lorsque apaisés les vents ne viennent pas troubler nos

regards sondant l'espace, de même, si notre vue pénètre les régions intimes des abîmes liquides, nous découvrons au loin les retraites mystérieuses du fleuve quand ses flots coulent doucement : alors le cours des eaux limpides nous laisse apercevoir les objets dispersés sous la lumière verdâtre, sable qui se ride sillonné par la vague légère, ou bien herbes qui se penchent et tremblent sur un fond de verdure. Au dessous de ces eaux où elles sont nées, les plantes s'agitent au gré des vibrations des ondes, le caillou brille et se cache et le gravier mouchète çà et là la mousse verte. C'est un tableau bien connu des Bretons d'Ecosse, quand la marée en se retirant laisse à découvert les algues vertes et les rouges coraux et les perles blanches, fruit des coquillages, délices des riches, et tous ces colliers que la mer forme à l'instar de nos parures. Ainsi sous le riant courant de la calme Moselle, l'herbe bigarrée découvre les cailloux dont elle est mêlée. Cependant les yeux tendus se fatiguent à suivre en tous sens les poissons dont les essaims glissent en se jouant. Mais il ne m'est point permis de décrire tant d'espèces et leurs obliques circuits, et ces bandes qui se suivent en remontant le fleuve, et de faire le dénombrement des enfants de cette race innombrable ; le Dieu me le défend à qui appartient l'empire de la

moitié du monde et la garde du trident des mers. O Naïade, habitante des bords du fleuve, montre-moi la multitude du peuple couvert d'écailles et décris-moi les légions qui flottent au sein des eaux azurées.

Parmi les sables couverts d'herbage brille le Chevaine écaillé ; sa chair très tendre est criblée d'arêtes serrées et il ne peut se conserver plus de six jours avant d'être servi à table. La Truite a le dos constellé de taches de pourpre ; la Loche n'a pour nuire l'aiguillon d'aucune épine et l'Ombre légère nage si vite qu'elle échappe aux regards. Et toi, Barbeau, ballotté dans les gorges de la Sarre sinueuse, aux lieux où l'eau bouillonne en franchissant les six piles de pierre d'un pont, lorsque tu passes dans un fleuve plus illustre tu peux nager plus librement au large. C'est dans le plus mauvais âge que ton goût est le meilleur ; de tous les êtres qui respirent tu es le seul dont la vieillesse ne soit pas sans prix. Je ne te passerai pas sous silence, Saumon, dont la chair a l'éclat de la pourpre : les coups vagabonds de ta large queue sont répercutés du sein du gouffre à la surface des flots et ton élan caché se trahit sur l'onde tranquille. Ta poitrine est cuirassée d'écailles, ton front est lisse et tu peux servir de mets dans un repas où l'abondance rend le choix difficile. Tu supportes sans te corrompre les

délais d'une longue attente ; ta tête est semée de taches qui te font remarquer ; ton large ventre se balance et ondule sous la charge d'une panse gonflée de graisse. Et toi, Lotte, poisson des mers d'Illyrie et des eaux de l'Ister au double nom, tu entres dans nos flots pour que le large fleuve de la Moselle ne soit point frustré d'un nourrisson si renommé. De quelles couleurs la nature te peignit ! Le sommet de ton dos est marqué de points noirs ceints d'un cercle jaune. Une teinte bleuâtre recouvre ta peau glissante. Tu es chargé de graisse jusqu'au milieu du corps, et de là jusqu'à l'extrémité de la queue ta peau est terne et desséchée. Je ne te tairai point non plus, Perche, délices de nos tables ; poisson de rivière digne des poissons de mer, seule tu peux égaler le Surmulet pourpré, car ton goût n'est point sans saveur et les parties de ton corps charnu sont composées de segments que divisent des arêtes. Et ce poisson plaisamment désigné par le prénom latin de Lucius, hôte des étangs, ennemi acharné des grenouilles au cri plaintif, le Brochet gîte dans des trous obscurs parmi les herbes et le limon : sans aucune valeur pour l'usage de nos tables, il bout dans les tavernes qu'enfume sa vapeur mal odorante. Qui ne connaît les vertes Tanches, ressources du vulgaire, et les Ablettes, proie des hameçons de l'enfant, et les

Alauses, nourriture du peuple, qu'on fait griller au feu? Et toi qui participes des deux espèces, qui, sans appartenir à l'une ou à l'autre, es de l'une et de l'autre, qui n'es pas encore le Saumon et n'es déjà plus la Truite, tu tiens le milieu entre ces deux poissons, Truite saumonée, et tu dois pour être prise avoir la moitié de leur âge. Il faut te célébrer aussi entre les légions fluviales, Goujon pas plus grand que les deux mains sans les pouces, gras, arrondi et rendu plus gros par ton ventre gonflé d'œufs, Goujon dont les barbillons imitent les barbes pendantes du Barbeau. Maintenant je te chanterai, gibier des mers, énorme Silure, dont le dos à la couleur de l'olive de l'Attique ; tu m'apparais comme le Dauphin des rivières quand je vois glisser dans les flots ton vaste corps, ne déroulant qu'à peine tes longs replis, soit que tu sois gêné par le manque d'eau, ou par les mauvaises herbes. Mais lorsqu'au sein du fleuve tu poursuis ta marche tranquille, les vertes rives, la troupe azurée des poissons, les ondes limpides t'admirent ; les flots bouillonnent et se divisent et vont se répandre sur les deux bords. Telle parfois dans le profond Atlantique la Baleine, lorsque poussée sur les grèves par les vents ou par son propre élan elle divise et refoule la mer ; de grandes vagues s'élèvent et les montagnes voisines craignent de

paraître moins élevées. Mais le Silure, cette inoffensive Baleine de notre Moselle, loin d'être un fléau est un honneur de plus pour ce grand fleuve.

Assez longtemps déjà nous avons contemplé les routes liquides et énuméré les troupes glissantes des poissons et leurs multiples bataillons. Que le spectacle des vignobles nous offre d'autres beautés ; que les dons de Bacchus attirent nos regards errants sur cette longue chaîne de cimes escarpées, sur ces rochers, ces coteaux exposés au soleil avec leurs sinuosités et leurs enfoncements, amphithéâtre naturel où croît la vigne. Ainsi la bienfaisante vendange recouvre les versants du Gaurus et du Rhodopé ; ainsi de l'éclat de son pampre resplendit le Pangée ; ainsi verdoye la colline de l'Ismaurus qui domine les mers de Thrace ; ainsi mes vignobles se reflètent dans la Garonne.

Depuis leur racine jusqu'à leur sommet les flancs pentueux des coteaux sont tout le long du fleuve recouverts du vert Lyaeus (11). Le peuple joyeux à l'ouvrage et les alertes cultivateurs parcourent affairés, les uns le haut de la montagne, les autres sa croupe inclinée, et se renvoyent des cris grossiers. Ici le voyageur qui chemine au bord du rivage, là le batelier qui vogue sur l'onde lancent aux campagnards attardés des

refrains moqueurs que répètent les rochers et la forêt frissonnante et la vallée du fleuve.

Et les hommes ne sont pas seuls à se divertir au spectacle de ces lieux. Là volontiers je croirais voir courir de compagnie sur la rive les Satyres champêtres et les Naïades à l'œil bleu, lorsqu'une effronterie joyeuse excite les Pans aux pieds fourchus et qu'ils bondissent parmi les eaux et effrayent leurs sœurs tremblantes dans le fleuve dont ils frappent à grands coups les flots. Souvent aussi après avoir dérobé des raisins sur les collines, Panopé, fille de l'onde, va se réfugier auprès des Oréades ses amies pour échapper aux Faunes lascifs, divinités des campagnes. On dit aussi qu'à l'heure où le soleil en feu s'arrête au milieu de sa course les Satyres et leurs sœurs ondines s'assemblent au bord de leur fleuve commun et y forment des chœurs, tandis que l'ardente chaleur met leurs secrets ébats à l'abri de l'approche des hommes. Alors les Nymphes folâtrent et bondissent sur leurs flots, plongent les Satyres dans les eaux, et s'échappent des mains de ces nageurs maladroits qui, croyant saisir leurs membres glissants, n'embrassent au lieu d'un corps que les vagues ruisselantes. Mais si je pus sans crime révéler en partie des choses que nul ne contemple jamais et que nos yeux ignorent, le reste doit demeurer secret ;

il faut avec respect céler les mystères confiés au rivage.

Voici un spectacle dont on peut jouir librement : lorsque l'azur de l'onde réfléchit la colline ombragée, le fleuve semble couvert de feuilles et son courant planté de vignes. Quelle teinte colore les eaux quand Hespérus, allongeant les ombres du soir, projette sur la Moselle la montagne verdoyante ! Toutes ces collines ondulent sur les rides de l'eau, l'image du pampre frissonne, et la vendange mûrit au sein des flots transparents. Abusé, le batelier compte les ceps verts, le batelier qui, sur sa barque creusée dans un tronc de bois, vogue au milieu du courant, à l'endroit où le reflet de la colline se confond avec le fleuve et où le fleuve reflète les arêtes des ombres.

Et quel charmant spectacle encore lorsque les bateaux marchant à force de rames joutent sur les flots, décrivent mille courbes et sur le vert rivage effleurent les herbes qui dépassent des prés tondus. De la poupe à la proue vont et viennent les actifs patrons, les jeunes rivaux circulent en tous sens sur la surface du fleuve ; à les regarder le temps passe ; on préfère aux occupations sérieuses le spectacle de ces joutes et le plaisir présent efface les anciens soucis. Tels sont les jeux que Bacchus contemple à ses pieds sur les eaux de

Cumes, en parcourant les flancs cultivés du Gaurus sulfureux et les vignobles du Vésuve enfumé; ces jeux où Vénus, en réjouissance des succès d'Auguste à Actium, fait représenter par les Amours folâtres les féroces combats livrés entre les flottes égyptiennes et les trirèmes du Latium sous les murs de Leucade l'Apollonienne; tels sont aussi les jeux que sur l'Averne mugissant les barques Eubéennes célèbrent en souvenir de la bataille de Myles si fatale à Pompée; chocs innocents de navires, batailles pour rire que le Pélore sicilien contemple et dont l'azur des flots reflète la verte image. Tel est le spectacle que présentent les jeunes éphèbes querelleurs et le fleuve et les barques aux rostres peints. Lorsque le soleil verse ses ardents rayons sur ces matelots, il réfléchit leurs formes sur le gouffre transparent et figure en raccourci les ombres de leurs corps renversés. Et suivant que leurs agiles mouvements se portent de droite ou de gauche, suivant qu'ils déposent et reprennent tour à tour les lourdes rames, l'onde reflète d'autres matelots, leur humide ressemblance. Les jeunes bateliers s'amusent à regarder leur propre image et admirent les apparences trompeuses que ramène le flot. Ainsi, quand, pour lui montrer l'arrangement de sa chevelure, la nourrice présente pour la première fois à son élève

chérie un miroir dont l'éclatante blancheur rayonne au loin, la jeune enfant joyeuse jouit de ce plaisir nouveau et croit contempler l'image d'une sœur. Au métal brillant qui ne les rend pas elle donne des baisers, ou bien elle tâte les aiguilles enfoncées dans la chevelure de cette image, ou bien de ses doigts agités au bord de son front elle essaye de lisser les cheveux qu'elle aperçoit dans le miroir. De même ces matelots devant ces ombres fallacieuses s'amusent d'images indécises, à la fois mensonge et réalité.

Cependant, partout où la rive est d'accès facile, une foule dévastatrice fouille en tous sens les abîmes du fleuve et recherche les poissons mal défendus, hélas ! par leurs profondes retraites. Un pêcheur traîne au loin en pleine eau ses filets humides et balaye des essaims de poissons pris aux mailles noueuses. Un autre, à l'endroit où le fleuve promène son cours tranquille, tend ses filets qui flottent avec leurs signaux de liège. Celui-là, se penchant du haut d'un rocher sur les flots qui coulent à ses pieds, incline la tige courbée d'une ligne flexible et lance ses hameçons garnis de mortelles amorces. Les poissons, troupe errante, se précipitent sans méfiance, bouche ouverte, et trop tard sentent dans leur gosier béant la blessure du fer caché. Ils se débattent et leurs secousses révèlent leur présence ;

l'onde se ride, le fil tremble et la ligne obéissante se balance. Promptement et avec adresse, d'un coup le pêcheur amène sa proie en tirant de biais la ligne qui siffle. Une vibration de l'air répond à ce choc ; ainsi parfois on entend gémir la brise et siffler l'air ébranlé par les sons brisés d'un fouet qui claque dans l'espace. Sur la roche aride l'humide butin se débat, redoutant les traits mortels de la lumière du jour. Ce poisson, qui parmi son élément conservait sa vigueur, s'affaiblit peu à peu dans notre atmosphère et sa vie se consume à respirer notre air. Déjà plus faiblement s'agite son corps épuisé, déjà retombent les derniers battements de sa queue engourdie ; sa bouche ne se referme pas ; l'air que son gosier béant a aspiré, ses ouïes le rejettent en exhalant le souffle de la mort. De même quand le soufflet anime le feu de la forge, l'âme de ce soufflet qui joue au creux de l'enveloppe de hêtre tour à tour aspire et chasse le vent. J'ai vu des poissons qui palpitaient à l'agonie rassembler leurs forces, puis se soulever d'un bond, et jetant leur corps en avant se précipiter au dessous d'eux dans le fleuve et retrouver les eaux qu'ils désespéraient de revoir. J'ai vu le jeune pêcheur, furieux de perdre sa proie, se précipiter étourdiment du haut de la rive et tenter follement de la ressaisir à la nage. Ainsi Glaucus d'Anthédon, dans les

mers de Béotie, après avoir goûté les pernicieux breuvages de Circé, recueillit des herbes que ses poissons mourants avaient touchées et se précipita dans l'Océan de Carpathos qui devint sa nouvelle patrie. Ce pêcheur aux filets et aux hameçons redoutables qui fouillait les abîmes de Nérée, qui ravageait la mer de Téthys, ce dévastateur des eaux vint nager au milieu des légions naguères ses captives. Tels sont les tableaux qui se déroulent sur le long parcours azuré de la Moselle sous le regard des villas suspendues au sommet des rochers. Le fleuve errant les divise de ses courbes sinueuses et de chaque côté des maisons de plaisance décorent les rivages.

Qui pourrait maintenant admirer la mer de Sestos, les eaux d'Hellé, fille de Néphélé, et le détroit qui porte le nom de l'éphèbe d'Abydos ? Qui pourrait admirer le Bosphore couvert d'un pont de bateaux à partir de la côte de Chalcédoine, cette œuvre du grand roi qui réunit les deux rives en un lieu où un bras de mer empêche l'Asie et l'Europe de se toucher ? Ici on ne redoute ni les terribles colères des vagues, ni les chocs impétueux des Caurus en furie. Ici on peut enchaîner de longs entretiens, échanger à tour de rôle des paroles suivies. Les rivages complaisants se renvoyent les souhaits de bienvenue, les voix et presque

les gestes. L'écho qui va et vient sur les eaux rapporte les paroles qui s'élèvent de part et d'autre.

Qui pourrait, décrivant l'aspect de ces domaines et leurs innombrables beautés, expliquer l'architecture de toutes les demeures ? Œuvres que ne mépriseraient ni Dédale, fondateur du temple de Cumes qui, travaillant à graver sur l'or la chute d'Icare, dût s'arrêter vaincu par sa douleur paternelle, ni Philon d'Athènes, ni cet homme qui, loué des ennemis mêmes, prolongea les longues luttes de la guerre de Syracuse. Peut-être ces admirables travaux du génie humain eurent-ils pour auteurs les sept artistes célèbrés au dixième volume de Marcus (12). Ici brille dans tout son éclat l'art de Ménécrate, et la main de ce génie qui s'illustra à Ephèse, et la science de cet Ictinus qui construisit la citadelle de Minerve où l'on voit une chouette enduite d'un vernis magique attirer à elle toute la gent ailée qu'elle tue de son regard. Peut-être vint ici l'architecte du palais de Ptolémée, Dinocharès, auteur de cette pyramide aux quatre pans coniques qui absorbe ses propres ombres ; on lui avait commandé en souvenir d'une alliance incestueuse de suspendre l'image d'Arsinoé à la voûte d'un temple égyptien. Cette coupole était aimantée ; il y peignit un Corus qui attirait à lui la chevelure métallique de la jeune femme

sur laquelle il semblait souffler (13). Certes, il faut croire que ces artistes, ou d'autres leurs pareils, ont tracé le dessin de ces édifices sur les campagnes de la Belgique et bâti ces superbes villas qui sont l'ornement du fleuve. L'une est très élevée grâce à sa position naturelle sur un massif de rochers. Une autre se tient sur une pointe saillante du rivage ; une autre qui en est éloignée capte et attire à elle un repli du courant. Celle-ci occupe une colline qui domine au loin le fleuve ; elle s'approprie une vue facile sur des lieux cultivés et des terres sauvages, et, grâce à la richesse du coup d'œil, elle jouit de ces campagnes comme de son propre bien. Celle-là s'enfonce humblement dans les prairies humides ; mais elle trouve une compensation aux avantages que lui donnerait une haute montagne : son faîte hardi menace et fend les airs, et elle montre avec orgueil une tour colossale à l'instar de l'égyptienne Pharos. L'une a seule le privilège d'enfermer et de capturer les poissons que la rivière lui amène dans une anse de rochers dont les coteaux sont couverts de cultures exposées au soleil. Une autre, dressée sur un sommet, voit au travers d'un brouillard les eaux qui coulent à ses pieds. Que dirai-je de ces demeures semées sur les vertes prairies et de ces toits riants supportés par des colonnes sans nombre ? Que dirai-je de ces bains qui

fument au bord du fleuve quand Vulcain, aspiré par l'étuve brûlante, souffle et roule ses flammes dans les conduites cachées à l'intérieur de la muraille et condense sa vapeur enfermée dont les tourbillons se répandent au dehors. J'ai vu des baigneurs épuisés par une abondante sueur dédaigner les froides eaux des cuves et des piscines pour se plonger dans les eaux vives et, ranimés par le fleuve, frapper et fendre en nageant les flots glacés. Si quelque étranger venant du pays de Cumes arrivait en ces lieux, il croirait que Baïes l'Eubéenne leur a donné l'image de ses délices, tant nous séduit leur beauté et leur élégance sans que le plaisir qu'on y goûte n'entraîne aucun luxe.

Mais comment cesser enfin de chanter tes glauques ondes ? comment cesser de rappeler, Moselle, que tu es la rivale de l'Océan, toi vers qui d'innombrables rivières viennent au loin se précipiter dans ton lit par diverses embouchures ? Elles pourraient retarder le moment de se joindre à toi, mais elles sont impatientes de fondre leur nom dans le tien. Et, en effet, grossie des eaux de la Prüm et de la Nymss, sans déméri ter la Sour accourt se jeter dans tes ondes, la Sour vient t'enrichir de ses propres affluents, trouvant plus d'honneur à se mêler à toi que si par des embouchures ignorées elle se perdait dans l'Océan. La Kyll

rapide, la Rouwer célèbre par ses marbres se hâtent de t'apporter le baiser de leurs eaux, tes servantes ; la Kyll peuplée de poissons vantés, la Rouwer qui fait tourner avec vitesse les pierres à moudre le grain et qui traîne à travers le marbre friable la scie grinçante dont on entend de l'une à l'autre rive le bruit continuel. Je passe la maigre Lieser et la faible Dhronn et je ne parle pas du cours méprisé de la Salm. Depuis longtemps la Sarre navigable, aux flots abondants et sonores, m'appelle et me fait signe en déployant tous les plis de sa robe ; elle a prolongé au loin son cours pour venir verser ses eaux fatiguées sous les murs d'une cité impériale. Non moindre est l'heureuse Alsetz qui coule sans bruit à travers de grasses campagnes, en effleurant des rivages fertiles. Mille autres rivières montrent, chacune en raison de l'élan qui la pousse, le désir qu'elles ont de s'unir à toi ; plus grosse est leur masse, plus leurs ondes se précipitent à la poursuite de cet honneur. Si Smyrne ou l'illustre Mantoue t'avait donné son poète, ô divine Moselle, le Simoïs fameux aux rives d'Ilion te céderait le pas et le Tibre n'oserait point mettre en avant sa gloire. Pardonne-moi, puissante Rome ; ne soit pas jalouse, chasse Némésis qui n'a point de nom dans la langue latine ; les empereurs, pères de Rome, ont placé là le siège de l'empire.

Salut, mère féconde en biens et en grands hommes, ô Moselle. Une illustre noblesse, une jeunesse exercée à la guerre, une éloquence qui rivalise avec le langage de Rome sont ta parure. Bien plus, la nature accorda à tes enfants de douces mœurs et un esprit enjoué sous un front sévère ; Rome n'est pas seule à pouvoir citer des Catons antiques, et Aristide, observateur de la justice et de l'équité, n'est pas le seul à posséder ces mérites, Aristide, illustrateur de la vieille Athènes. Mais où, lâchant mes rênes me laissé-je emporter, subjugué par trop d'amour ? j'affaiblis ton éloge. Muse, mets de côté ta lyre, et que sur ses dernières vibrations s'achève mon chant. Un jour viendra, où, charmant mes ennuis par les travaux d'un obscur labeur et réchauffant ma vieillesse au soleil, la grandeur de ce sujet m'immortalisera. Alors je chanterai les hauts faits des héros Belges, et ces mœurs, héritage des ancêtres, qui sont leur grande gloire. D'un fil léger les Piérides me fileront d'agréables poèmes et parcourront ce fin tissu de broderies élégantes ; la pourpre même sera donnée à nos fuseaux. Que ne dirai-je pas alors ? Je rappellerai ces paisibles laboureurs, ces savants légistes, ces puissants orateurs, suprême sauvegarde des accusés ; je rappellerai ces hommes que dans leur municipe la curie a pour chefs suprêmes et

qui forment leur propre sénat ; ceux que leur éloquence, renommée dans les écoles de la jeunesse, a élevés au rang glorieux du vieux Quintilien ; ceux qui ont administré leurs cités, sans ensanglanter leur tribunal, et illustré d'innocents faisceaux ; ceux qui, vicaires des préfets, ont gouverné en sous ordre les peuples d'Italie et les Bretons fils du Nord ; et celui qui gouverna Rome, capitale du monde, et son peuple et son sénat : son nom égal aux premiers de l'empire n'était pas cependant le premier, mais la fortune se hâte de réparer son erreur en complétant les distinctions qu'à peine il goûta, elle l'élèvera au faîte de ces honneurs qui reviendront un jour à sa noble descendance (14). Mais, pour le moment, achevons l'œuvre commencée et différons l'éloge des hommes ; disons le fleuve heureux et sa marche riante à travers les vertes campagnes, et consacrons-le dans les ondes du Rhin.

Maintenant, ô Rhin, déroule les replis de ta robe d'azur et déploye ton voile vert ; mesure une place à ce fleuve qui va grossir tes ondes fraternelles. Ses eaux ne sont pas le seul don qu'il te fait ; il vient des murs de la ville impériale où il contempla les triomphes réunis du père et du fils qui ont défait leurs ennemis sur le Neckar à Lupodunum, aux sources de l'Ister inconnues dans les annales du Latium. Tu appris naguères ce

dernier laurier de leurs armes ; bientôt d'autres et d'autres lui succèderont. Vous, allez unis et chassez sous votre double poussée la mer étincelante. Ne crains pas, ô Rhin majestueux, de paraître diminué ; ton hôte n'est point jaloux ; jouis de ton renom éternel ; ta gloire est assurée, adopte ce frère. Riche en eaux, riche en nymphes, ton lit vous recevra tous deux ; il divisera sa masse en deux branches et ouvrira plusieurs embouchures à votre courant commun. Par cette voie s'avanceront des armées qui feront trembler les Francs, les Chamaves et les Germains ; tu seras alors la véritable frontière de l'empire. De l'union d'un si grand fleuve, tu recevras un double nom, et, quoique tu prennes naissance à une source unique, on t'appellera le Rhin à deux fronts.

Ainsi moi, Vivisque d'origine, qui ne suis connu des Belges que par les liens récents de l'hospitalité, Ausone, dont le nom est latin, dont patrie et demeure se trouvent entre l'extrémité des Gaules et les hautes Pyrénées, dans la riante Aquitaine où s'adoucit la rudesse des mœurs, ainsi j'osai chanter avec ma faible voix. Qu'on ne me reproche pas d'avoir laissé ma muse rendre à ce fleuve sacré un hommage modeste. Je n'aspire point à la louange ; je demande qu'on m'excuse. Beaucoup d'autres, fleuve bienfaisant, aiment en toi

honneur puiser aux saintes sources d'Aonie et boire tout l'Aganippe. Pour moi, tant qu'abondera ma veine poétique, lorsque Auguste et son fils, l'objet de ma plus grande sollicitude, me renverront à Bordeaux ma patrie et le nid de ma vieillesse, paré des faisceaux d'Ausonie et des honneurs de la curule, après avoir accompli mon temps de préceptorat, je reprendrai un éloge plus étendu de ce fleuve septentrional. Je dirai aussi les villes sous lesquelles coule ton lit silencieux et les remparts dont les antiques murailles te contemplent. Je dirai ces asiles construits en des temps difficiles et qui ne sont plus des forteresses, mais les greniers des Belges pacifiés. Je dirai le bonheur des laboureurs qui peuplent tes deux bords et je célébrerai tes flots qui, passant au milieu des hommes et des bestiaux, effleurent les rivages et partagent les fertiles campagnes. Nul autre cours d'eau ne peut te disputer le pas, ni la Loire, ni l'Aisne rapide, ni la Marne qui côtoye les confins des Gaules et de la Belgique, ni la Charente elle-même où reflue la marée des mers de Saintonge. Tu lui cèderas le pas aussi, Dordogne qui roules du haut d'une montagne glacée. La Gaule ne pourra lui préférer le Tarn au sable d'or ; et l'Adour d'Aquitaine, ce torrent furieux qui se précipite en roulant sur les rochers, devra reconnaître la

divinité de la Moselle, sa souveraine, avant de se jeter dans la mer étincelante.

O Moselle, parée de cornes, on doit te célébrer aux plages étrangères, et ne pas te célébrer seulement aux lieux où sortant de ta source élevée tu montres l'éclatante beauté de ton front de taureau, où tu traînes à travers les champs ton cours sinueux et paisible, où enfin sortant des ports de Germanie tu débouches sur la mer. Si quelque souffle de gloire favorise ma faible muse, si quelqu'un daigne perdre ses loisirs à lire ces vers, tu voleras sur les lèvres des hommes et dans mes chants tu vivras applaudie. Des fontaines, des lacs d'eau vive, des fleuves azurés tu seras connue, et aussi des antiques forêts, orgueil des campagnes. La Drôme, la Durance qui traîne çà et là sur ses rives un cours inégal, les fleuves des Alpes te révéreront, et même le Rhône qui, partageant une cité, en a rendu la rive droite florissante (15). Et je dirai ta louange aux étangs verdâtres, aux grandes rivières mugissantes, à la Garonne marine.

CENTON NUPTIAL

. . . . . (16) . . . . . .

LE REPAS DES NOCES

Le jour tant attendu s'est levé, et pour l'heureux hyménée se rassemblent les parents et leurs enfants auprès d'eux. Autour de la table on s'étend sur des lits de pourpre ; les esclaves répandent de l'eau sur les mains des convives, et remplissent les corbeilles des dons de Cérès, et apportent les rôtis de grasses venaisons. Une longue suite de mets se succède : ce sont des oiseaux, des bestiaux, des chèvres bondissantes, des moutons, des chevreaux qui frappent de la corne, de nombreux poissons, des daims et des cerfs timides. Sous les yeux et à portée de la main sont des fruits savoureux. Quand tous ont satisfait leur appétit et que la faim est apaisée, on apporte de grandes coupes et on verse du vin. Des chants sacrés résonnent ; on danse en chœur, on dit des vers. Le poète de la Thrace, vêtu

d'une longue robe, fait parler en nombres harmonieux les sept voix de la lyre. Ailleurs s'élèvent les doubles sons de la flûte à deux trous. Tous oublient leurs labeurs ; ils se lèvent, quittent la table et se répandent en foule à travers la joyeuse demeure ; les invités, parents et enfants, vont et viennent ; leurs voix roulent dans les vastes appartements. Des plafonds dorés pendent les lampes.

DESCRIPTION DE LA SORTIE DE L'ÉPOUSE

Enfin, s'avance l'épouse digne de la sollicitude de Vénus ; mûre pour l'hymen, elle est en pleine nubilité ; visage et maintien sont d'une vierge ; une vive rougeur répandue sur ses joues les colore et les brûle ; ses yeux sont fixes et égarés ; elle enflamme qui elle regarde. Tous les jeunes gens, toutes les mères, accourus des campagnes ou de leurs demeures, admirent sa prestance, la blancheur de ses pieds qui effleurent la terre, et sa chevelure qu'elle laisse flotter au vent. Elle porte un vêtement brodé d'or, parure de la Grecque Hélène. Telle Vénus aux cheveux d'or aime à se montrer aux habitants des cieux, telle elle apparaît. Joyeuse elle s'avance vers ses beaux parents et va s'asseoir sur un trône élevé.

DESCRIPTION DE LA SORTIE DE L'ÉPOUX

D'un autre côté sous les hauts portiques s'avance l'adolescent ; un léger et naissant duvet ombrage son jeune visage ; il porte une chlamyde brodée d'or, autour de laquelle court une bande de pourpre de Mélibée aux festons entrelacés, et une tunique que sa mère a tissée avec des fils d'or. Ses traits, ses épaules sont d'un Dieu, et il a l'éclat de la jeunesse. Tel, baigné des eaux de l'océan, le jour lève son front sacré vers le ciel, tel il paraît levant le front et les yeux. Egaré, il se précipite vers le seuil ; l'amour trouble ses esprits et il applique ses lèvres sur la jeune vierge. Il lui donne des baisers et l'étreint dans ses bras.

LA PRÉSENTATION DES CADEAUX

Arrivent des enfants qui présentent les cadeaux à chacun des parents. Ils apportent un manteau broché et brodé d'or, d'autres présents, des talents d'or et d'ivoire, un siège, un voile que l'acanthe a teint de safran, une nombreuse argenterie de table, un collier de perles et une couronne où se mêlent l'or et les pierreries. On donne à l'épouse une esclave et ses deux enfants à la mamelle, à l'époux quatre jeunes

gens et autant de jeunes vierges : tous ont, suivant l'usage, la chevelure rasée et une chaîne d'or qui enroulée autour du cou retombe sur le haut de leur poitrine.

ÉPITHALAME EN L'HONNEUR DES ÉPOUX

Alors les mères avec un zèle empressé conduisent l'épousée au logis. Et jeunes garçons et jeunes filles du même âge s'amusent à chanter en chœur des vers sans art et récitent des poèmes. « Compagne d'un homme digne de toi, très gracieuse épousée, sois heureuse aux jours où tu connaîtras les premiers travaux de Lucine et où tu seras mère. Prends une coupe de vin de Méonie. Mari, jette des noix ; entoure les autels de bandelettes, ô toi, fleur et vertu de tes ancêtres ; on t'amène une épouse : elle passera près de toi, comme tu le mérites, sa vie entière et te rendra père d'une belle descendance. Vous serez tous deux fortunés si la volonté des Dieux le permet. Vivez heureux. Courez, ont dit à leurs fuseaux les Parques d'accord avec l'immuable puissance du Destin. »

ENTRÉE DANS LA CHAMBRE A COUCHER

Ils sont arrivés sous les clairs lambris de la chambre nuptiale et ils peuvent enfin jouir d'un licite entre-

tien. Ils s'approchent l'un de l'autre, ils se prennent les mains et s'étendent sur la couche. Mais Cythérée et Junon qui préside aux mariages les provoquent à des plaisirs nouveaux et les poussent à s'essayer à des combats inconnus. L'époux échauffe la jeune fille par de tendres caresses et soudain il ressent cette ardeur coutumière au lit conjugal. « O vierge, beauté nouvelle pour moi, très gracieuse épouse, tu es enfin venue, toi ma seule et tardive volupté. O douce femme, ces joies ne nous sont point données sans que les Dieux les aient voulues ; repousseras-tu un amour qui t'agrée ? » Et tandis qu'il parle ainsi, les regards de sa compagne se détournent ; craintive, elle hésite, elle tremble à la pensée du péril qui la menace. Elle est partagée entre le plaisir et la frayeur et laisse échapper ces paroles : « Par toi, par tes parents qui t'ont donné le jour, ô bel enfant, je te supplie ; accorde-moi une nuit encore, une seule nuit ; console une fille éperdue et prends pitié de mes prières. Je succombe, la voix me manque ; mon corps perdant sa force accoutumée défaille ; le son de mes paroles expire. » Mais lui : « En vain tu m'opposes d'inutiles prétextes ». Puis écartant tous les obstacles, il brise la pudeur . . .

. . . . . .

. . . . . .

LES ROSES

C'était au printemps : par sa douce haleine et sa piquante fraîcheur l'aube dorée annonçait le retour du jour. Un vif zéphyre précédait les coursiers de l'aurore et invitait à devancer la chaleur prochaine. A travers les allées et les carrés du jardin humide, j'errais pour me ranimer à la vigueur du matin. Je vis la bruine figée et suspendue sur les herbes courbées ou bien arrêtée aux nervures des légumes, et sur les choux aux larges feuilles se jouer des gouttes rondes lourdes encore de l'eau céleste. Je vis les riantes roseraies que cultive Pœstum, chargées de rosée au nouveau lever de la lumière. Sur les arbrisseaux couverts de bruine brillaient quelques blanches perles qu'allaient fondre les premiers rayons du soleil. Tu douterais si l'aurore emprunte aux roses leur couleur, ou la leur donne. Est-ce le jour naissant qui teignit les fleurs ? Même rosée, même couleur, même charme matinal à toutes deux ; car l'étoile et la fleur ont pour reine Vénus. Peut-être ont-elles un même parfum ; mais la brise disperse dans les

airs le parfum de celle-là, celle-ci exhale son odeur tout près de nous. Déesse de l'étoile et déesse de la fleur, la divinité de Paphos les vêtit toutes deux de pourpre.

C'était l'heure où les boutons naissants des roses allaient s'épanouir. L'une verdoye protégée sous une étroite enveloppe de feuilles ; une rouge égratignure fend le mince feuillage de l'autre. Celle-ci découvre son extrême pointe et dégage sa tête empourprée, celle-là déploye les voiles attachés sur son front ; elle rêve déjà de compter ses pétales et bien vite elle montre les beautés de son riant calice et met au jour le pollen abondant et doré qu'elle renferme. L'une d'elles, qui tout à l'heure brillait de tous les feux de sa chevelure, pâlit abandonnée par ses pétales qui s'effeuillent. J'admirais les prompts ravages du temps fugitif et ces roses flétries sitôt que nées. Et voici que la rouge chevelure de la fleur éclatante tombe tandis que je parle, et que le sol est jonché de pourpre. Toutes ces formes, toutes ces naissances, toutes ces métamorphoses, un seul jour les produit, un seul jour les détruit.

Nous nous plaignons, ô Nature, de la brièveté des belles fleurs ; tu reprends aussitôt les dons que tu fais à nos yeux. La durée d'un jour, telle est la longue existence des roses ; la vieillesse et la mort touchent à leur

jeunesse. Celle que l'étincelante étoile du matin vit naître, l'étoile à son retour au soir la voit fanée. Mais qu'importe ! si elle périt en peu d'instants, ses rejetons perpétuent sa vie.

Cueille les roses, jeune fille, tandis que la fleur est nouvelle et neuve ta jeunesse, et souviens-toi qu'aussi rapide est ton bel âge (17).

IMITÉ DU GREC ;

D'APRES LES PYTHAGORICIENS ; SUR L'INCERTITUDE OU L'ON EST DE CHOISIR UN GENRE DE VIE

Quel chemin prendre en cette vie ? si le forum est tumultueux, si le logis est tourmenté par des soucis ; si le regret de sa maison accompagne le voyageur ; si le marchand doit chaque jour éprouver de nouveaux dommages et si pourtant la honte de la pauvreté lui défend d'être oisif ; si son labeur accable le laboureur ; si la terreur du naufrage fait haïr la mer ; si le célibat est un lourd supplice ; si surveiller inutilement sa femme pèse encore davantage au mari ; si la guerre est sanglante ; si le prêt à intérêts procure un gain déshonorant et si l'usure tue rapidement les pauvres ? Toute existence a ses soucis, nul n'est content de son âge. Aux nourrissons à la mamelle la raison fait défaut ; les enfants subissent un dur apprentissage et les adolescents sont téméraires ; la fortune maltraite l'homme mûr, à la guerre et sur mer, l'expose à la

colère, à la trahison et à tout cet enchaînement de calamités qui ne changent jamais que pour être plus cruelles ; la vieillesse elle-même si longtemps attendue, et qu'appellent nos vœux imprudents, livre notre corps aux tourments d'innombrables maladies. Tous tant que nous sommes, nous méprisons le présent ; il est certain pourtant que plusieurs n'ont pas voulu devenir Dieux. Juturne se récrie : « Pourquoi m'a-t-on donné une vie éternelle ? pourquoi suis-je affranchie de la mort ? » Ainsi sur les rochers du Caucase, Prométhée conjure le fils de Saturne ; il ne cesse de nommer Jupiter et de lui reprocher l'éternité qu'il a reçue de lui.

Considère maintenant les qualités de l'âme. Le malheureux souci de sa pudeur perdit le chaste Hippolyte. Un autre au contraire écoule joyeusement ses jours dans les souillures de la volupté ; mais qu'il songe aux supplices des rois criminels, de l'incestueux Térée ou de l'efféminé Sardanapale. Les trois guerres puniques enseignent à éviter la perfidie : mais la ruine de Sagonte défend de garder la foi jurée. Vis en cultivant toujours l'amitié ; pour ce crime périrent les sages de la docte école de Pythagore. Aussi, craignant un pareil sort, n'aie point d'amis : pour ce crime Timon fut jadis lapidé dans Athènes, la ville de Pallas. Toujours exposé à des vœux contradictoires l'esprit n'est

plus d'accord avec lui-même. Ce n'est point assez à l'homme d'avoir voulu ; il rejette l'objet de ses désirs. Les dignités lui plaisent, bientôt il s'en repent ; afin de dominer il se fait esclave et s'il parvient aux honneurs il est en butte à la jalousie. L'étude de l'éloquence coûte bien des veilles, mais la vie d'un ignorant est sans gloire. Sois patron et défends les accusés ; rares sont les clients reconnaissants. Sois client ; l'autorité du patron te pèse. Celui-ci voudrait être père ; bientôt sa paternité lui cause d'âpres soucis. On méprise le vieillard sans enfants, et celui-là qui n'a pas d'héritiers est la proie des intrigants. Mène une vie économe : on te déchirera du reproche d'avarice ; plus durement encore sera censuré le prodigue. Toute notre vie est une lutte de hasards contraires. Excellente est donc cette maxime des Grecs qui disait : c'est un bonheur pour l'homme de ne point naître ou de mourir sitôt que né.

NOTES

Les Idylles se composent d'une vingtaine de poèmes sur divers sujets. J'ai cru devoir en laisser de côté un certain nombre qui sont dépourvus d'intérêt : *Vers sur la Pâque*, *Exhortation à son petit-fils sur les études de l'enfance*, *Sur l'homme de bien d'après la doctrine de Pythagore*, *Le oui et le non des Pythagoriciens*, *Sur l'âge des animaux d'après Hésiode*, etc. Citons aussi les jeux difficiles où Ausone s'exerça avec une habileté consommée, mais qui traduits perdent toute leur valeur : *Griphe sur le nombre trois*, où est énuméré tout ce qui va par trois dans la nature, la religion, la science, les arts, etc. ; *Technopègnie*, interminable suite de pièces sur les dieux, l'alphabet, l'histoire, le corps humain, les aliments où chaque vers commence et finit par un monosyllabe.

(1) Cet *Epicède*, ou éloge funèbre, est précédé de quelques lignes où Ausone avertit le lecteur qu'il n'a rien avancé qui ne soit conforme à la vérité.

(2) Ce fils aîné est le poète lui-même.

(3) *L'amour crucifié* est précédé d'une dédicace en prose à un ami, Gregorius. Ausone lui dit qu'il écrivit ce poème d'après un tableau vu à Trèves.

(4) Ce premier paragraphe est en prose.

Paulus à qui Ausone dédie les poèmes sur Bissula était poète et rhéteur. Le *Centon nuptial* ainsi que plusieurs lettres lui sont adressés.

(5) Thymélé, danseuse aux mœurs légères.

(6) L'Erasinus est un fleuve. Ausone veut dire que pour chanter Bis-

sula, il n'élève pas le ton comme il le ferait pour célébrer un fleuve (ainsi qu'il fit par exemple pour la Moselle.)

(7) Cette phrase signifie que le Consulat passe maintenant inaperçu puisque les empereurs eux-mêmes deviennent consuls.

(8) On n'est pas d'accord sur le nom de ce village, et sur la bataille dont il est question.

(9) Dumnissus : peut-être Denssen. Les Tabernes, peut-être Bern-Castel. Mais rien n'est moins certain.

(10) Trèves, résidence des empereurs depuis Constantin.

(11) Lyaeus, surnom de Bacchus.

(12) Sans doute Marcus Terentius Varron qui avait écrit un livre de biographies.

(13) Il a été donné diverses interprétations de ce passage assez obscur.

(14) Allusions peu claires aux dignités d'Ausone et de sa famille.

(15) Arles, dont un faubourg venait d'être construit par Constantin sur la rive droite du Rhône.

(16) En tête du *Centon Nuptial* est une longue lettre à Paulus. Ausone lui explique comment il imagina de décrire une noce avec des hémistiches pris çà et là dans Virgile, moyen ingénieux de n'être ni vainqueur, ni vaincu, dans un défi poétique que Valentinien lui avait porté ; il lui indique les procédés du centon. Comme il le dit lui-même : dans une main adroite, ces combinaisons tiennent du prodige. Prodige en effet, car l'œuvre forme un tout gracieux et personnel.

Il m'a fallu en supprimer la fin *Imminutio* dont la crudité dépasse toutes limites.

(17) La paternité de ce poème que Ronsard a immortalisé a souvent été contestée à Ausone.

Lettres

AUSONE A SON PÈRE

AU SUJET DE LA NAISSANCE DE SON FILS

J'avais cru que rien ne saurait ajouter à ma tendresse, vénérable père, et qu'il m'était impossible de te chérir plus. La voici plus grande encore grâce aux Dieux et grâce à cet enfant, centre de nos affections, qui donne un double titre à chacun de nos noms. Ce petit fils te rend grand-père ; il est mon fils et moi le tien ; ce nouveau-né nous rend tous deux pères. Ce n est plus maintenant ma seule piété filiale qui me pousse à t'aimer ; je t'aime parce que tu as deux fois le nom de père. Ce nouveau titre accroît ma vénération pour toi ; je saurai enseigner à mon fils ce qu'est chérir un père. Il me semble que je suis ton égal, aujourd'hui que ce petit enfant m'ennoblit moi aussi de ce nom honorable. D'ailleurs nous sommes presque du même âge ; mes années suivent de près les tiennes et je pourrais passer pour ton frère ; il n'y a pas entre ton âge et le mien autant d'intervalle qu'il s'en présente d'ordinaire. J'ai vu des frères aussi différents d'âge que nous ; le nom ne change rien au compte des

années. Chez toi la belle jeunesse s'enchaîne à la vieillesse, de telle sorte que la première saison demeure encore alors que la dernière est apparue déjà ; on dirait que ces deux époques sont convenues de se montrer ensemble et sans hâte : l'une s'écoulerait lentement, l'autre viendrait doucement apportant le fruit mûr quand la fleur dure encore. Je ne sais pas le nombre de tes ans, ô mon excellent père, je le jure, et je ne te donne d'années que ce que je crois en avoir moi-même. Un fils doit ignorer l'âge de son père. Que l'héritier cupide fasse ce compte ; lui, il couve plutôt les testaments qu'il ne caresse de tendres vœux, et par son mauvais exemple il apprend à ses enfants grandissants à ne point souhaiter la vieillesse de leur père. Pour moi, né d'un père encore jeune, il m'est doux, je l'avoue, d'être presque du même âge que lui. Ma dette de fils, la pieuse affection du petit-fils me porte à l'accroître pour que tous deux nous vénérions l'aïeul. Toi aussi, mon père, réjouis-toi de ton double titre, du nom d'aïeul que te vaut mon fils nouveau-né. Mais c'est peu d'être aïeul ; que la bienfaisante volonté des Dieux te comble et que son petit-fils rende l'aïeul bisaïeul. Les destins pourront encore prolonger plus avant ta vieillesse. Mais j'y songe ; les seuls vœux exaucés sont les vœux modérés.

AUSONE A HESPERIUS

Telles les grives aux cuisses jaunes et grasses qui dépouillent les oliviers du Picenum, ou qui, après avoir dérobé sur les ceps des raisins transparents, restent prises et suspendues aux rets qui flottent comme une brume au crépuscule ou à l'aurore humide de rosée ; telles ces grives qui se sont laissées prendre dans nos haies dépouillées par l'hiver et que nous t'envoyons. Elles sont douze, autant que leur vol étourdi nous en jeta à la lueur douteuse de l'aube. Nous y joignons des canards ; l'étang voisin nous fournit cette proie. Ils ont les pieds palmés, un large bec dévastateur des eaux, leurs pattes ont la couleur de la pourpre, leur plumage se nuance des milles couleurs de l'iris, leur cou ressemble à la gorge de la colombe. Ce ne sont point des mets dont je prive ma table ; à savoir que tu les manges j'en jouis davantage.

Porte-toi bien, je me porterai bien.

AUSONE A THÉON

Ausone envoie un salut à son cher Théon (1) et va essayer d'exprimer en vers ses désirs et ses regrets.

Trois fois la Lune a renouvelé ses vaches au pied fourchu depuis que tu as fui ma demeure, cher ami. J'ai passé, mon très cher, quatre-vingt dix jours sans toi, ajoute à cela que c'étaient des jours d'été, ce qui pour moi en double presque le nombre. Je dirai si tu le veux que neuf fois dix jours ou dix fois neuf jours se sont écoulés ; un quart de l'année a fui. J'ai perdu sans toi deux mille six cent soixante heures, toi sans qui une seule heure m'est lourde. Pour le même nombre de jours la volonté de la loi mesure à l'accusé qui vient comparaître dix-huit cent milles bien comptés. J'aurais déjà pu gagner Rome à pied et en revenir de même depuis le temps que si peu de milles te séparaient de moi. La maison de roseaux de Domnotonus est-elle si chère à son poète ? La villa de Pauliac n'aura pas tant de charmes pour moi. Ta main jadis me souscrivit à regret un billet et tu me dois une

grosse somme ; peut-être ne viens-tu pas de peur que je ne te la réclame ? Ces quatorze philippes d'or, monnaie royale, ne valent pas autant ; j'aime mieux les perdre, Théon, que d'être si longtemps privé d'un ami que je porte au plus profond de mon cœur. Donc rends-moi tout de suite l'argent susdit et t'acquitte pour mettre un terme à ta paresse et à ton absence ; ou bien je vais t'en donner encore autant afin de pouvoir contempler le visage d'un homme qui m'est cher, bien qu'il soit toujours pauvre. Hâte-toi ; monte sur un vaisseau, déploye le lin des voiles repliées. Le souffle des Notus du Médoc te poussera ; tu resteras abrité sous la tente du bateau et étendu sur ta couche afin que nulle secousse n'ébranle ta vaste corpulence. Une marée te portera des rivages de Domnotonus au port de Condate si tu fais diligence et si, pour remplacer le vent lorsque tombe son souffle, tu donnes ordre d'aller à force de rames. En arrivant tu trouveras à point des charriots attelés de mules et tu seras bientôt à la villa de Lucaniac...

AUSONE A PAULUS

Les huîtres connues par les festins des nobles et le luxe des prodigues et réfugiées çà et là dans les abîmes de la mer ; celles que les flots en se retirant mettent à nu ; celles qui sont cachées dans les cavernes de rochers et les rugueuses cavités des écueils ; celles que recouvrent une mousse verte ou une algue grossière ; celles qui adhérant par leurs écailles s'aglommèrent et forment comme un bloc de pierre ; celles qui changeant de gîte sont bientôt enfoncées dans une épaisse vase où elles se nourrissent des sucs cachés du liquide qu'elles renferment ; tu veux que je te les dénombre, ô Paulus, mon vieux compagnon, accoutumé aux jeux de mes poèmes frivoles. J'entreprendrai cette tâche ; quoiqu'elle n'excite guère l'intérêt d'un vieillard et que je la trouve indigne d'un homme sobre. Car je ne connais point les repas des Saliens et les soupers somptueux comme il en fut servi à la table des fourbes amants de Pénélope et à celle des jeunes courtisans d'Alcinoüs à la peau délicate et parfumée. Je les dénombrerai

pourtant d'après l'opinion et les témoignages des amateurs dont les éloges comme les goûts diffèrent toujours.

Pour moi les plus précieuses sont celles que nourrit l'océan du Médoc, les huîtres de Bordeaux que l'admiration publique porta jusqu'à la table des Césars, huîtres dont le renom n'est pas moindre que celui de notre vin. Elles ont entre toutes mérité la première palme ; toutes leur ont cédé le pas depuis longtemps : leur chair est excellente, blanche et très délicate, et à leur doux suc est mêlée une saveur marine légèrement salée. Celles qui s'en approchent le plus, mais qui n'en approchent que de très loin, sont celles de Marseille ; celles que Narbonne nourrit à Port-Vendres ; celles que sur les côtes incultes d'Abydos protègent les eaux de l'Hellespont ; ou celles qui flottent suspendues aux digues de Baïes ; celles qu'enferme la mer de Saintonge ; celles que connaissent les Génaunes ou celles que le fleuve des Ébores (2), en se jetant à la mer, laisse enfouies sous une épaisse prison d'algues : leur écaille est dure, mais leur chair est grasse et douce. Certains vantent aussi les huîtres des mers d'Armorique, et celles que pêche l'habitant des rivages Pictaves, et ces huîtres merveilleuses que le reflux met à découvert sur les côtes de Calédonie. Viennent ensuite

celles qui naissent sur les rives de Byzance dans les flots furieux de la Propontide : une renommée récente les a rendu fameuses en les honorant du nom du général Promotus (3).

Je ne te parle ici ni en poète, ni en historien, ni en convive qui aurait voyagé dans tout l'univers ; mais je parle selon les dires communs, comme il arrive chaque fois qu'à une bonne table d'agréables propos éveillent la gaîté de Lyaéus. Je ne tiens pas ces connaissances du vulgaire et ne les ai pas cherchées dans les tavernes et dans les assemblées des parasites de Plaute. Mais comme souvent les jours de fête j'ai traité quelques amis et qu'à mon tour ils m'invitèrent chez eux, soit aux solennités du jour de naissance, soit aux repas des noces, soit aux saints anniversaires de famille, j'ai écouté de bons juges et je me suis rappelé leurs nombreux éloges.

AUSONE A PAULUS

Si jamais on peut ajouter foi aux fictions des poètes, si leurs récits ne sont point toujours mensongers, ô Paulus, autrefois le plus illustre nourrisson des Muses de Castalie et aujourd'hui leur père ou leur aïeul ou même plus âgé que leur bisaïeul comme le fut jadis le roi de Tartessus, souviens-toi de garder intactes tes promesses. Phébus exige la vérité ; et, s'il souffre que les sœurs du Piérus sortent du droit chemin, jamais lui-même ne s'en détourne. Aussi ne regrette point de m'avoir donné ta parole et viens au plus vite, à l'aide des rames ou des roues, du côté où la Garonne grosse du reflux des flots houleux défie l'Océan, ou bien par cette route engravée si fréquentée qui mène à Blaye, ville militaire. Car dès les premiers jours après la sainte Pâques nous avons envie de gagner les champs. Nous sommes écœurés des foules grossières, des répugnantes rixes des carrefours ; dans les rues étroites se pressent des bandes de populace, et les grandes places en perdent leur nom. Un tumulte de cris confus frappe l'écho : Arrête ! frappe !

tire ! donne ! gare ! Un porc fangeux s'échappe, un chien enragé bondit férocement ; ou bien des bœufs disproportionnés, mal attelés à un char, se précipitent sur nous. En vain se sauve-t-on au plus profond du logis. Les clameurs pénètrent à travers les murs.

Tout cela, tout ce qui peut offenser des habitudes paisibles, nous force à quitter la ville pour aller retrouver les doux loisirs d'une retraite champêtre et les charmes de distractions sérieuses.

Chez moi, tu disposeras de ton temps, tu agiras à ta guise ; libre à toi de ne rien faire ou de faire ce qui te plaira. Si tu souhaites mener une telle vie, accours avec toutes les provisions de tes Muses. Vers dactyliques, élégiaques, choriambiques, épodes, musique de socque ou de cothurne, charge tout sur tes voitures, car le seul bagage du poète, c'est son papier.

AUSONE A PAULUS

Ami, pour toi j'ai quitté la Garonne marine ; c'est pour toi que j'habite la campagne de Saintonge. Rapproche-toi donc de moi ; si ton désir égale le mien, viens profiter de ma présence. Mais ne te hâte qu'autant que ton âge et ta santé te le permettent ; pourvu que je te voie bien portant, assez tôt je te verrai. Si tu as repris tes forces après ce malheureux accident de voiture et si tes membres ont recouvré leur agilité, si tu retournes à la fontaine du Pimple où s'ébattent les Muses, si tu es encore poète et non cet Automédon qui fait claquer son fouet, chasse l'ennui et la mélancolie de ta somnolente indolence et mets-toi allègrement en route. Mais sois prudent ; monte en cisium ou sur un paresseux cheval de poste, ne te mets en quête d'une rhéda ou d'un coursier fringant. Je te conseille de te garder du pétorium peu familier aux chevaux et de ne pas piquer comme Métiscus les mules rapides. Que les Muses te soient faciles, promptes la réflexion et la mémoire ; que de tes livres coule le miel d'une claire

éloquence ; que ton domaine de Crébennus, en vente depuis si longtemps sans trouver acheteur, reste en ta possession plutôt que son prix. Cependant pour arriver plus vite et pour moins te charger, laisse chez toi l'histoire, les mimes, les vers. Lourd fardeau que les Muses ! Tant de siècles sont accumulés dans les livres que leur temps pouvait à peine les supporter ; le nôtre en est écrasé (4)... Porte-toi bien et, si tu veux que je me porte bien, accours.

AUSONE A PAULIN

A Paulin Ausone. Ainsi le mètre le veut ; ton nom doit être le premier et précéder le mien. Aussi bien tu es inscrit avant moi dans les Fastes et ta chaise curule a précédé à Rome ma chaise d'ivoire. Et la palme poétique qui dès longtemps t'appartient est ornée d'un ruban de pourpre qui fait défaut à la mienne. Je ne l'emporte sur toi que par le privilège d'une mûre vieillesse. Et qu'importe ? La corneille a ce privilège et ne passe point avant le cygne. Et l'oiseau du Gange qui vit mille ans n'éclipse point pour cela l'éclat de tes cent yeux, ô paon royal. Je te le cède en mérite autant que je l'emporte en âge. Ma Muse se lève avec respect devant la tienne. Vis et porte-toi bien ; et accumule autant d'années que ton père et le mien en enchaînèrent.

AUSONE A SON PAULIN, SALUT

..... (5) Iambe plus prompt que les javelots des Parthes et des Cydoniens, ïambe plus rapide que les ailes des oiseaux, plus impétueux que le Pô, ce torrent déchaîné, plus dense que la grêle sonore, plus étincelant que les flammes de la foudre éblouissante ; allons ! que les talonnières et le pétase du dieu d'Arcadie te portent dans les airs ; envole-toi. Si les récits sont vrais qu'on fait sur l'Hippocrène qui jaillit sous le choc du sabot d'un cheval frémissant, tu vis le jour dans la fontaine même de Pégase et le premier tu enchaînas les mesures de pieds nouveaux ; là, aux accents des neuf Muses, tu excitas le Délien au meurtre du Dragon. D'un pied prompt et ailé va porter mon salut jusqu'à la demeure de Paulin, c'est dire Hebromagus (6). Et sur l'heure, s'il a repris ses forces et si son corps rétabli a retrouvé la légèreté de ses mouvements, après l'avoir salué demande-lui de te rendre ton salut. Tu ne t'arrêteras pas ; tandis que je parle encore sois de retour ; imite Pégase l'auteur de ton origine qui

s'envola au-dessus du triple brasier de la Chimère furieuse et se mit à l'abri de la flamme si proche. Dis-lui : Porte-toi bien ; dis-lui : Bonjour, c'est ton ami qui m'envoye, ton voisin, ton protecteur, l'auteur de tes dignités, le nourricier de ton savoir. Dis-lui aussi : C'est ton maître. Dis-lui : C'est ton père. Dis-lui tous les doux et saints noms de l'amitié. Et après avoir dit : Bonjour, dis : Adieu, et reviens aussitôt. S'il te demande ce que mûri par l'âge et l'expérience je pense de ses nouveaux écrits, tu répondras que tu l'ignores, mais que déjà s'apprête une pleine charretée de vers héroïques ; j'y attellerai de ces chevaux qui tournent la meule et roulent les lourdes pierres du moulin, de ces rosses à trois pieds au dos rompu de coups qui traîneront les trois compagnons messagers. Peut-être te demandera-t-il encore quels sont ces compagnons dont tu annonces la venue ; réponds : « J'ai vu le dactyle à trois syllabes prêt à partir sur la rosse fourbue ; à son côté allait le spondée au pied lent qui placé aux lieux pairs retarde mon allure, et enfin celui-là qui m'est pareil bien que toujours contraire, qui n'est ni pair ni impair et qu'on nomme trochée ». Dis toutes ces paroles en courant et sans retard envole-toi, mais n'oublie pas cependant de me rapporter quelque menu présent des largesses du poète.

AUSONE A PAULIN, SALUT

Ainsi, Paulin, nous secouons le joug qu'aimait notre fidélité (7), ce joug si léger à subir, si facile à supporter à deux quand nous marchions sous les rênes égales d'une douce concorde ; ce joug que pendant tant de jours écoulés, jamais une calomnie, jamais une plainte n'ébranla, que rien ne put détourner de nous, ni grief, ni colère, ni méprise, ni le soupçon, ce mauvais conseiller qui croit à des suppositions et sait l'art de leur donner une coupable vraisemblance ; ce joug si paisible, si doux, que nos pères ont tous deux traîné depuis leur naissance jusqu'à leur vieillesse et qu'ils ont imposé à leurs pieux héritiers, désirant qu'il durât jusqu'au jour lointain où à leur tour ils achèveraient leur vie. Et il a duré tant que l'amitié nous a souri, tant que nous nous sommes appliqués sans effort à observer nos devoirs réciproques qui d'eux-mêmes allaient de pair et librement suivaient leur cours. Les coursiers de Mars supporteraient ce joug d'un cou docile, et aussi les féroces chevaux chassés des étables

de Diomède, et ceux-là qui, rebelles aux rênes nouvelles d'un soleil inconnu, précipitèrent dans le Pô Phaéton foudroyé. Nous le secouons pourtant, Paulin, et ce n'est point notre faute à tous deux, mais la tienne à toi seul, car j'y inclinerai toujours ma tête avec bonheur. Je suis abandonné par le compagnon de mes labeurs ; le fardeau si léger à porter à deux pèse, en l'absence de l'ami, à celui qui demeure seul. Ni courage, ni forces ne me manquent ; mais la situation n'est plus égale quand le fardeau n'est plus partagé et quand le devoir commun incombe à celui qui reste, obligé de subir par surcroît le poids de la charge de l'autre. Ainsi une partie malade du corps humain entraîne à la contagion les parties saines, et, malgré l'exiguité de la place atteinte, tout l'assemblage des membres chancelle. Pourtant jusqu'à ce qu'il m'écrase je supporterai ce joug et tant que je vivrai je ne manquerai pas d'être fidèle à une vieille amitié : cette douce consolation gravée dans sa mémoire me rendra un jour le compagnon fugitif. Cruel ! tu aurais pu séparer Thésée de Pyrithoüs, arracher à Nisus son Euryale, tu aurais persuadé à Pylade de fuir et d'abandonner Oreste et au sicilien Damon de manquer à sa parole.

Que de joie ravie à nos concitoyens ! que de vœux déçus pour les gens de bien qui espéraient notre bonheur !

Tous nous félicitaient ; déjà ils s'apprêtaient à joindre nos noms à ceux de ces antiques amis témoins d'une époque meilleure. Pylade nous cédait le pas, la gloire du phrygien Nisus allait s'affaiblissant, et la fidélité de Damon reprenant la foi jurée paraissait peu de chose. Nous donnions des exemples plus fortunés ; on nous comparait au grand Scipion, à Lélius le sage vieillard. La conformité de nos goûts et de nos caractères faisait l'admiration universelle, car nous restions égaux malgré l'inégalité de nos âges. Il eût été plus facile, je pense, au roi de Pella de délier les courroies du joug fatal dont un nœud cachait les deux extrémités en ses secrets replis, que de nous séparer l'un de l'autre.

Nous avons sans doute prononcé quelque trop grand mot et la Némésis vengeresse traverse nos vœux exagérés. Ainsi jadis, irritée des triomphes du roi des Arsacides, cette Déesse pour châtier d'arrogantes paroles et abaisser les armes des Mèdes entrava les projets de ce roi qui se préparait à élever un monument de sa victoire sur la terre des Cécropides ; au moment où elle allait figurer sur le trophée grec, elle se dressa au contraire, s'affirmant déesse de l'Attique aux yeux des Perses vaincus. Quel plaisir est-ce pour toi, Némésis, de persécuter les premiers d'entre les descendants de Romulus ? A travers les nuées et le noir chaos poursuis

les Mèdes et les Arabes tes sujets ; que les Romains ignorent tes atteintes. Cherche d'autres amitiés à combattre, là où ta jalousie et ton noir venin divisent les cœurs ouverts à tes impostures. Paulin et Ausone, des hommes qu'ont vêtus la pourpre sacrée de Quirinus et la robe dorée de la trabée, ne doivent pas tomber dans les pièges d'une divinité étrangère.

Mais pourquoi me plaindre ? pourquoi m'en prendre aux crimes d'un monstre de l'Orient ? C'est la rive du Tage occidental, c'est Barcelone la Punique qui causent mon chagrin ; ce sont les cimes neigeuses des Pyrénées, voisines de deux mers, et cette lointaine et immense province qui nous sépare au-delà des monts, sous un autre soleil, au-delà des fleuves et des villes, et toute l'étendue de la terre et du ciel entre la Guadiana qui baigne Mérida et le large cours de la Garonne. Si un étroit espace mettait seulement entre nous une distance tolérable (bien que toute distance semble lointaine à ceux qui voudraient être ensemble), l'affection suffirait à rapprocher les lieux, comblerait la distance par un échange de paroles suivies, et permettrait à chacun de reconnaître du haut des murs de sa patrie la forme du visage et du vêtement de l'autre. Ainsi Saintes communique avec Bordeaux qui lui-même est proche d'Agen et des peuples qui cultivent les campagnes d'Aquitaine ;

c'est ainsi que la double Arles se rapproche à une égale distance de Vienne l'Alpestre et de Narbonne, et que toi-même, Narbonne, tu corresponds avec Toulouse aux cinq villes. Si nos cités étaient aussi voisines, je t'embrasserais alors comme si je te pressais réellement dans mes bras, et le souffle de ma voix frôlerait tes oreilles. Mais ta demeure présente est au-delà des Alpes et des Pyrénées aux flancs de marbre, à Saragosse, voisine de Tarragonne la Tyrrhénienne et de Barcelone suspendue au-dessus d'une mer féconde en huîtres. Pour moi, de leur triple courant trois fleuves me séparent de Bordeaux et de la cohue populaire ; j'occupe mes loisirs au milieu de collines couvertes de vignes, de champs fertiles qui sourient aux laboureurs, de prés verts et de bois aux mobiles ombrages, dans la nombreuse société d'un village peuplé, au sein de mes domaines du bourg de Noverus. Ces domaines voisins les uns des autres qui sont situés ainsi, que toute l'année leur température diffère, que les hivers glacés me sont doux et qu'au milieu des dévorantes chaleurs de l'été de légers aquilons me soufflent une piquante fraîcheur. Mais sans toi nulle saison de l'année n'a pour moi de charmes, le printemps fuit pluvieux et sans fleurs, la canicule est torride, Pomone ne varie plus les saveurs de l'automne et le Verseau attriste l'hiver de torrents

d'eau. Reconnais-tu ta faute, Pontius bien-aimé ? Car ma fidélité est assurée, et je garde envers mon vieil ami Paulin une immuable estime et cet esprit de concorde qui animait nos deux pères. Si jamais quelqu'un pût sans peine tendre l'arc d'Ulysse, si un autre que son maître pût jamais brandir la lance d'Achille, Némésis pourra dénouer les liens d'une si longue amitié. Mais pourquoi semer de ces tristes vers mes chants affligés ? Pourquoi mon cœur ne tend-il pas vers un espoir meilleur ? Loin de moi toute crainte ! J'ai la ferme confiance que Dieu le Père et Dieu le Fils accueilleront favorablement des vœux si fervents, tu seras rendu à nos prières, nous ne pleurerons pas sur la maison pillée et ruinée et les terres morcellées entre cent possesseurs du Paulin d'autrefois ; nous n'aurons pas à te pleurer errant à travers l'étendue de la vaste Espagne, oubliant tes anciens amis pour te fier à de nouveaux. Accours, ô notre gloire, ô mon plus cher souci. Nos vœux, nos bons présages, nos prières t'appellent ; hâte-toi tandis que tu es jeune et que notre vieillesse conserve encore pour te servir une inépuisable vigueur. Quand donc cette nouvelle frappera-t-elle mes oreilles ? Voici que ton Paulin arrive ; déjà il quitte les neigeuses cités des Ibères ; déjà il foule les champs de l'Aquitaine ; déjà il entre dans Hébromagus ;

déjà il traverse les domaines qui avoisinent ceux de son frère ; déjà il glisse sur le courant du fleuve ; déjà il est en vue ; déjà sa proue est retournée vers le courant ; il entre dans son port où se presse la foule ; il devance la multitude de peuple accourue à sa rencontre, il dépasse sa porte et vient frapper à la tienne. Le croirai-je ? ou ceux qui aiment se forgent-ils des rêves ?

AUSONE A PAULIN

Je croyais que les plaintes de ma dernière lettre pourraient, ô Paulin, te fléchir et que ma tendre réprimande t'arracherait une parole. Mais toi, comme lié par un serment, tu ne sors pas de ton profond mutisme et tu gardes la loi du silence. N'es-tu pas libre? ou bien as-tu honte qu'un ami vive encore qui ait sur toi les droits d'un père et pour qui tu doives être un fils soumis? Aux lâches une telle crainte ; mais toi, sois sans frayeur, et cet usage de recevoir et de rendre un salut retiens-le avec franchise. Si une trahison te menace, si tu redoutes la fâcheuse critique d'un importun, recours à la ruse qui souvent servit à céler des secrets.

Jadis une femme, que la cruauté furieuse d'un roi de Thrace avait rendu muette, révéla sa douleur sur la trame d'un tissu et confia le crime à la toile discrète (8). Une vierge pudique fit d'une pomme la confidente de ses amours et n'eût point à rougir, sachant bien que le fruit se tairait (9). Le serviteur d'un

roi confia aux entrailles de la terre le secret de la difformité de son maître et le sol fidèle le tint longtemps caché ; plus tard au souffle du vent les roseaux le chantèrent. Écris tes lettres avec du lait, le papier en séchant retiendra les mots invisibles ; à la chaleur de la braise l'écriture reparaîtra. Ou bien imite la scytale lacédémonienne, roule autour d'un bâton arrondi une bande de parchemin, écris tes vers tout d'une suite ; déroulé le parchemin n'offrira que des signes sans ordre, incohérents et confus, jusqu'à ce qu'il soit replié autour d'un bâton semblable au premier. Je puis t'enseigner d'innombrables moyens de déguiser l'écriture et de reconnaître les langages secrets des anciens, si tu redoutes une trahison, Paulin, et si tu crains qu'on ne te fasse un crime de notre amitié. Que ta Tanaquil (10) l'ignore. J'ai peu de cas des autres hommes, mais ne dédaigne pas d'adresser quelques mots à un père ; je fus ton nourricier, ton premier maître, celui qui te procura tes dignités, le premier qui t'ait conduit dans la compagnie des Muses.

AUSONE A SON PAULIN

Voici la quatrième lettre, Paulin, qui te redit mes plaintes connues et par de doux reproches harcèle ton indifférence. Mais pas une page de toi ne me rend ce pieux devoir, pas une lettre dont l'heureux début ne m'apporte la formule d'un salut. D'où vient que ma malheureuse lettre mérita ces refus et ce long silence et ce superbe dédain ! L'ennemi reçoit pourtant de l'ennemi un salut en langage barbare et les mots : Je te salue, parviennent à travers le bruit des armes. Des rochers mêmes répondent à l'homme et les antres renvoyent le son qui les frappe. Les bois aussi répercutent l'image de la voix, les écueils du rivage crient, les ruisseaux murmurent, les haies butinées par les abeilles de l'Hybla chuchottent, et les roseaux musiciens modulent sur les rives, et la frémissante chevelure des pins parle sous le vent. Chaque fois que l'Eurus léger agite les feuillages sonores, le chant du Dindyme répond aux forêts du Gargare ; rien n'est muet dans la nature; ni l'oiseau des airs, ni le quadrupède ne se tai-

sent ; le serpent siffle et le troupeau des mers souffle son haleine comme une faible voix. Les cymbales heurtées rendent un son, et la scène retentit, frappée par les pieds des danseurs ; les flancs creux des tambours vibrent sous leurs peaux tendues. Les sistres Maréotiques font tapage pour fêter Isis et l'airain de Dodone ne cesse de tinter chaque fois que sous le choc des baguettes qui les frappent en cadence, les bassins dociles répondent aux coups par une modulation. Toi, comme un taciturne habitant de l'Œbalienne Amyclée, ou comme si l'égyptien Sigalion avait scellé tes lèvres, tu t'obstines, Paulin, à te taire. Je comprends ta honte ; ta perpétuelle négligence caresse son vice ; quand on rougit de s'être tu longtemps, on n'aime plus à remplir les devoirs réciproques et la longue oisiveté se complaît dans sa faute. Qui t'empêche d'écrire ces simples mots si brefs : Bonjour et Adieu, et de confier au papier ces souhaits de bonheur ? Je ne te demande pas une page brodée d'un long tissu de vers et de charger tes tablettes de phrases accumulées. Jadis une seule voyelle a suffi aux Lacédémoniens pour répondre, et leur refus même sut plaire à un roi courroucé. La brièveté est aussi une politesse. On dit que Pythagore ressuscité l'enseignait ainsi : lorsque des bavards parlaient beaucoup pour ne rien dire, il répondait à tout :

Oui ou Non. Véritable règle du discours ! Rien de plus concis et de plus significatif que ces mots-là ; ils contiennent ce qui est prouvé, ils infirment ce qui ne l'est pas. Jamais personne n'agréa en se taisant, beaucoup au contraire en parlant peu. Mais moi, où mon interminable verbiage m'entraîne-t-il follement ? Combien ces deux défauts sont différents et voisins l'un de l'autre : trop parler et ne rien dire. Tous deux nous avons tort, et je ne puis me taire parce que l'amitié ne supporte pas de contrainte et répugne à faire passer la flatterie avant la vérité.

As-tu donc changé de sentiments, Paulin bien aimé ? Les forêts d'Espagne et les retraites neigeuses des Pyrénées et l'oubli de notre ciel ont-ils fait cela ? Quelles ne seront pas mes justes imprécations contre toi, terre d'Ibérie ! Que les Carthaginois te dévastent, que le perfide Hannibal t'incendie, que Sertorius exilé vienne de nouveau prendre sur ton sol ses quartiers de guerre. Donc cet homme, orgueil de sa patrie et le mien, ce soutien du Sénat, Baubola ou Calahorra suspendue aux rochers le possèderont ? ou cette Ilerda qui du haut de ses ruines, couchées sur des rochers rocailleux, contemple, dévorée de sécheresse, le torrent du Sicoris ? C'est là que tu établis ta trabée, Paulin, et la curule du Latium, là que tu ensevelira les honneurs

de ton pays ? Quel est donc le cruel qui te persuada un si long silence ? Que jamais il ne puisse user de sa voix ; que nul joie ne le réconforte ; que jamais les doux chants des poètes, les modulations plaintives d'une tendre élégie, le cri des animaux ou des troupeaux, le chant des oiseaux ne charment son oreille ! Que jamais il n'entende, cachée au fond des bois aimés des pasteurs, Echo qui nous console en répétant nos plaintes ; que triste et pauvre il habite les déserts ; que, muet, il erre sur les flancs montueux des Alpes, tel que jadis, dit-on, privé de raison, fuyant les approches et les traces des hommes, Bellérophon errant parcourut des lieux sauvages !

Voilà mes vœux ! Muses, divinités de la Béotie, accueillez ma prière et rendez le poète aux Muses du Latium.

NOTES

Les lettres d'Ausone sont au nombre de vingt-cinq. Les plus attrayantes sont celles adressées à son élève Paulin. Dans les autres, écrites à des amis, Hespérius, Théon, Paulus, Ausone cherche surtout à faire parade de son esprit, de son savoir et de son habileté à sauter d'un mètre à un autre, ou à entremêler vers et prose, latin et grec.

Les autres lettres sont : à son père, à son fils, au poète Tetradius, à Probus, préfet du prétoire, à Ursulus, grammairien de Trèves, à Symmaque. Cette dernière est la seule entièrement écrite en prose.

(1) On ne connaît ce Théon que par les lettres d'Ausone. Poète campagnard, il habitait le Médoc, à Domnotonus. Le port de Condate dont il est question dans cette lettre n'existe plus.

(2) Les Génaunes, peuplade de la Vindélicie, en Germanie. Le fleuve des Ebores, a-t-on prétendu, serait la Seine.

(3) Promotus, général de l'armée de Théodose.

(4) J'ai supprimé ici dix vers grecs, énumération de différentes sortes de vers.

(5) J'ai supprimé le début en prose.

(6) On n'est pas certain du lieu où était Hebromagus.

(7) Cette lettre et celles qui suivent ont été écrites après la conversion de Paulin.

(8) Philomèle.

(9) Cydippe.

(10) Ausone désigne de ce nom Therasia, la femme de Paulin, qui avait poussé son mari à se convertir. Il fait sans doute du nom de Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, le synonyme d'épouse tyrannique.

Appendice

I

Voici pour mention le titre des poèmes d'Ausone dont nous n'avons point encore parlé : *Sur les douze Césars dont Suétone a écrit l'histoire ; Quatrains sur les empereurs depuis Jules César jusqu'à nos jours ; Les sentences de chacun des sept Sages exprimées en sept vers.*

Citons encore en prose : Des sommaires (on les croit apocryphes) pour l'Iliade et pour l'Odyssée et l'interminable *Action de grâces pour le consulat, adressée à son élève l'empereur Gratien*, intéressante surtout par les renseignements qu'elle nous donne sur l'histoire du temps.

II

Il existe de très nombreuses éditions d'Ausone, accompagnées de commentaires. Les plus remarquables sont :

L'édition *princeps* de Venise (1472).

L'édition de Lyon, avec les notes de Scaliger (1575).

L'édition de Bordeaux, avec les notes de Vinet (1580).

L'édition *variorum* d'Amsterdam avec les notes de Tollius (1671).

L'édition de Fleury complétée par Souchay (Paris 1730).

L'édition *Bipontina* (1784).

Et enfin l'édition Schenkl, publiée à Berlin (1883) dans les *Monumenta Germaniæ historica*.

Par contre, les traductions sont rares. Celle de l'abbé Jaubert (1769) n'a pour elle que le mérite de la priorité. Il n'existe en réalité que la traduction de M. Corpet (1842), publiée dans les collections Panckoucke et Nisard.

Beaucoup de poètes ont çà et là imité et traduit des épigrammes d'Ausone, ainsi que *l'Amour crucifié*. Le poëme de *la Moselle*, souvent édité et commenté séparément, a été traduit par M. Bégin (Metz 1840) et en ces dernières années par M. H. de la Ville de Mirmont (Bordeaux-Gounouilhou 1889) dont les savantes études en ont élucidé certaines difficultés.

III

Je ne présente point cette traduction comme infaillible et définitive. Il s'y glissa certes des erreurs, provenant et de ma propre inexpérience et de l'incertitude des textes. J'ai voulu simplement donner ce qui n'existait pas auparavant : une sélection des meilleures pièces, allégée de notes et de commentaires, permettant de faire goûter un poète trop peu connu aux lecteurs qu'effrayent les pesants volumes à l'appareil scientifique. Je me suis attaché à respecter fidèlement la lettre et l'esprit d'Ausone et à le rendre aussi littéralement et littérairement que possible.

TABLE

TABLE

NOTICE SUR AUSONE. 1

EPIGRAMMES . . . . . .

Exhortation à la modestie. 3
Sur une empoisonneuse adultère. 3
Echo à un peintre. 4
Sur une statue de l'occasion et de la repentance. . . . 4
A Galla, fille déjà sur le retour. 5
Sur un lièvre pris par un chien marin. 6
Sur Myron et Laïs 6
Sur soi-même et sa femme. 7
A sa femme. 7
Contre Méroé, vieille ivrognesse. 7
Sur le caprice de la fortune. 8
Sur une mère lacédémonienne. 8
Contre certain riche. 9
Antisthènes, philosophe cynique 9
A son livre, sur Proculus. 9
La maîtresse de son choix. 10
Sur Pallas et Vénus armée. 11

A Philomosus le grammairien. 11
Sur un portrait de Rufus le rhéteur. 11
Sur le même Rufus. 11
Sur Diogène, philosophe cynique. 12
Sur Crésus et ce même Diogène. 12
Laïs consacrant son miroir à Vénus. 12
Sur la statue de Vénus sculptée par Praxitèle. 13
Sur la génisse d'airain de Myron. 13
Sur Alcon le médecin et Diodore l'aruspice. 13
Sur la statue de Jupiter et Alcon le médecin. 14
A Crispa. 14
La maîtresse qu'il désire. 14
A Vénus, un amant malheureux 15
A la même. 15
Sur Hylas enlevé par les naïades. 16
Aux nymphes qui poursuivent Narcisse. 16
Sur Narcisse prisonnier de son propre amour. 17
A l'écorce qui allait recouvrir Daphné. 17
A Galla. 17
Sur un bel enfant. 18
Sur un portrait de Didon. 18
L'aveugle et le boiteux. 19
Sur le riche et le pauvre. 19
Sur Pénélope. 19
Notes. 21

EPITAPHES . . . . . .

Agamemnon 25
Antilochus. 25
Nestor 25

Gunéus. 26
Protélisas 26
Hector. 27
Euphémus. 27
Hippothoüs et Pyléus enterrés dans un jardin. 27
Niobé 27
Didon 28
Diogène le cynique dont la tombe ne porte point de nom, mais la statue d'un chien. 28
Pour un cheval admirable, sur l'ordre d'Auguste. . . 28
Sur le tombeau d'un homme heureux. 29
Sur un tombeau de la voie latine. 29
Note. 31

L'ÉPHÉMÉRIDE OU L'EMPLOI DE LA JOURNÉE . . .

Préambule. 36
Prière 36
La sortie 40
L'heure des invitations. 41
L'heure de surveiller le cuisinier. 41
L'heure des songes. 41
Notes. 45

ORDRE DES VILLES CÉLÈBRES. . . . . .

Rome 49
Constantinople et Carthage. 49
Antioche et Alexandrie. 50
Trèves 50
Milan 51
Capoue. 51

Aquilée. 52
Arles. 53
Mérida. 53
Athènes, ... 54
Catane et Syracuse. 54
Toulouse 55
Narbonne 55
Bordeaux 56
Note. 59

LE JEU DES SEPT SAGES . . . . . .

Prologue. 63
Un acteur. 64
Solon. 65
Chilon. 68
Cléobule. 68
Thalès 69
Bias. 70
Pittacus. 71
Périandre 72
Notes. 73

QUATRAINS SUR LES MOIS. . . . . .

Janvier. , ... 77
Février. 77
Mars. 78
Avril. 78
Mai. 79
Juin. 79
Juillet 80

Août. 80
Septembre. 80
Octobre. 81
Novembre. 81
Décembre. 82
Note. 83

IDYLLES . . . . . .

Epicède de son père Julius Ausonius. 87
La petite villa d'Ausone. 90
L'amour crucifié. 92
Bissula. 97
Prière d'Ausone consul désigné en recevant les faisceaux la veille des calendes de janvier. 101
La Moselle. 104
Centon nuptial. 127
Les roses 132
Imité du grec ; d'après les pythagoriciens ; sur l'incertitude où l'on est de choisir un genre de vie. 135
Notes. 139

LETTRES. . . . . .

Ausone à son père au sujet de la naissance de son fils. . 143
Ausone à Hespérius. 145
Ausone à Théon. 146
Ausone à Paulus. 148
Ausone à Paulus. 151
Ausone à Paulus. 153
Ausone à Paulin. 155
Ausone à son Paulin, salut. 156

Ausone à Paulin, salut. 158
Ausone à Paulin. 165
Ausone à son Paulin. 167
Notes. 171

APPENDICE. . . . . .

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 30 novembre 1896

Avec les caractères Didot de la Maison Peignot

SUR LES PRESSES DE

BUSSIÈRE FRÈRES

à Saint-Amand (Cher)

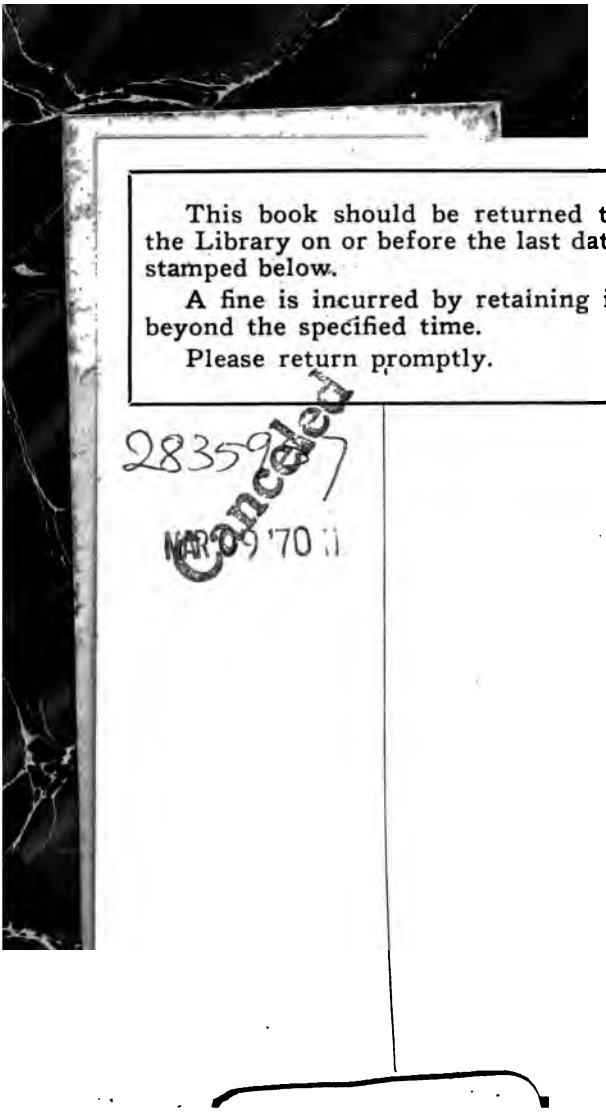
pour la

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

à

PARIS

PRIX : 8 francs.



This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

28359

Canceled

MAR 09 '70

La 76.57
Poemes divers,
Widener Library
004019860
3 2044 085 184 778